BIBLIOGRAPHIE
CATHOLIQUE,

REVUE CRITIQUE

des Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature, d'Éducation, etc

destinée

AUX ECCLÉSIASTIQUES, AUX PÈRES ET AUX MÈRES DE FAMILLE,
AUX CHEFS D'INSTITUTION ET DE PENSION DES DEUX SEXES,
AUX BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES, AUX CABINETS DE LECTURE CHRÉTIENS,
ET A TOUTES LES PERSONNES QUI VEULENT CONNAITRE LES BONS LIVRES,
ET S'OCCUPER DE LEUR PROPAGATION.

SEIZIÈME ANNÉE. 1856 — 1857.

TOME XVI.

PARIS,
AU BUREAU DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE,
RUE DE SÈVRES, 31.

1856



Marie. Nous ne le fermerons pas cependant sans extraire quelques lignes de l'article intitulé : *Image correcte de l'Immaculée Conception.* « L'image de Marie debout, dans la clarté ; position calme » et modeste ; ses pieds touchent la lune et le globe terrestre, et » écrasent la tête du serpent infernal ; Marie paraît dans sa première » adolescence, avec les traits de la modestie, de l'innocence, de la » candeur et de la beauté : figure recueillie ; les yeux modestement » baissés ou doucement levés vers le ciel ; les mains dans l'attitude » de la prière, ou croisées sur la poitrine, ou jointes ensemble, ou le- » vées vers le ciel ; rien dans les mains, pas même l'Enfant Jésus ; » le pied droit chaussé et appuyé sur la tête du serpent, le pied » gauche caché sous les vêtements ; une robe blanche un peu large » et un manteau bleu hyacinthe assez vaste, qui lui couvrent tout le » corps et en dissimulent les formes ; la tête couverte d'un voile » léger, et, si l'on veut, transparent, ornée du nimbe, couronnée de » douze étoiles ; au-dessus de la tête, Dieu le Père seul, comme créa- » teur, qui l'a créée en état de grâce, élevant la main pour bénir sa » créature ; auréole autour du corps ; la demi-lune sous ses pieds qui » reposent dans la concavité ; le serpent, dont la tête est écrasée, mord » la pomme fatale ; on peut placer autour de la sainte Vierge, avec » ordre et symétrie, les principaux symboles de l'Immaculée Con- » ception, et les inscriptions les plus précises et les plus naturelles » qui la rappellent (pp. 118 et 119). »

En finissant cette trop courte et trop incomplète analyse de ce bel ouvrage, nous croirions manquer à un devoir si nous omettions d'adresser nos plus sincères remerciements à son respectable auteur. La publication de ce livre est un important service rendu à l'art religieux. Jamais, plus que de nos jours, les artistes n'ont eu besoin d'être rappelés à l'observance des vrais principes de l'iconographie chrétienne. Quelle voix pourra mieux les faire écouter et les faire goûter, que celle d'un des évêques les plus instruits et des écrivains les plus remarquables de notre époque ? J.-J. BOURASSÉ.

9. **ŒUVRES COMPLÈTES** *de S. Alphonse* DE LIGUORI, *traduites de l'italien et mises en ordre par* LÉOP.—J. DUJARDIN, prêtre de la Congrégation du très-saint Rédempteur. — *Œuvres ascétiques* ; — tome Ier, Préparation à la mort. — 1 volume in-12 de XVIII-528 pages (1855), chez J. Casterman et fils, à Tournai, et chez Jacques Lecoffre et Cie, à Paris ; — prix : 3 fr. (L'ouvrage aura 18 volumes : le tome Ier se vend séparément.)

Nous applaudissons vivement au projet d'une traduction complète des Œuvres de saint Liguori, et c'est avec bonheur que nous

annonçons le premier volume de cette collection. Nous parlons d'une traduction complète ; il ne s'agit toutefois, ainsi que le déclare le nouvel éditeur, que des Œuvres dogmatiques et ascétiques de l'infatigable évêque, et non pas de sa théologie morale, écrite en latin, c'est-à-dire dans la langue de la théologie. Les Œuvres ascétiques formeront à elles-seules une collection de dix-huit volumes. Les neuf premiers conviennent à toute espèce de personnes, et traitent « de la nécessité du salut, de la voie qui y conduit, des moyens à prendre, des progrès à faire, des modèles à suivre ; » les neuf autres, quoique destinés plus particulièrement, soit aux ecclésiastiques, soit aux personnes qui vivent en religion, seront lus aussi avec fruit par *tout* le monde. Le volume que nous examinons est le tome Ier, et comme le spécimen de la collection des Œuvres ascétiques. Il est précédé, comme le seront les autres, d'une gravure représentant un trait de la vie du saint, mais qui n'exigeait pas une aussi longue notice que celle par laquelle le traducteur l'a expliquée. Nous avons trouvé trop longue aussi une discussion à laquelle il se livre dans sa préface, pour se justifier de n'avoir pas traduit les textes latins cités avec profusion par saint Alphonse. Le style de cette préface nous avait un peu prévenus contre la traduction elle-même ; cependant elle nous a paru non-seulement correcte, mais encore échauffée du feu qui embrasait l'auteur ; car ce livre, intitulé *Préparation à la mort ; Considérations sur les vérités éternelles*, est écrit d'un style brûlant, et nous connaissons peu d'ouvrages plus propres à secouer fortement les âmes, à jeter des terreurs salutaires dans les consciences, en un mot, à convertir. Nous croyions parfois lire les sermons de Bridaine. Il y a une page en particulier (la page 11), qui s'y retrouve presque mot pour mot. C'est une description minutieusement horrible de la décomposition du cadavre : un littérateur, un homme de goût, un académicien, jetterait au loin le livre et détournerait les yeux ; mais le charme est si puissant, la chair et le sang nous tiennent si fort, que nous n'oserions jamais envisager de près, si une main courageuse ne soulevait le voile, la vanité des choses pour lesquelles nous nous perdons, et l'étrange aveuglement où nous sommes. Cette prédication, qui s'attache à jeter la terreur dans les âmes par les idées de la mort, du jugement, de l'enfer, a été regardée par les incrédules comme intolérante et farouche ; il s'est rencontré aussi des croyants timides, qui voudraient qu'on ne présentât que rarement, et avec

les plus grands ménagements, ces vérités terribles. On peut répondre aux premiers : Quoi de plus moral que de rappeler à l'homme ses fins dernières, de lui expliquer le mystère de la vie et le dénouement de toutes choses, toutes ses pensées et toutes ses actions, comme dit Pascal, dépendant de la solution de cette question suprême? Les siècles chrétiens avaient compris quelle leçon salutaire sort de ces grandes vérités, et ils les avaient placées à la porte des temples. Le peuple, en entrant dans ses cathédrales gothiques, en regardant au portail, voyait Dieu la balance éternelle à la main pour juger le monde, les méchants tombant dans l'enfer avec les démons, les bons montant dans la gloire avec les anges, et cette prédication en pierre, qui inspirait à sa foi une terreur sainte, lui en apprenait plus sur le bien et sur le mal que toutes les philosophies. — Aux seconds on pourrait dire : C'est l'oubli de ces vérités capitales qui cause la perte des âmes; c'est en les rappelant aux pécheurs qu'on les convertira Le Précurseur les annonçait avec un accent formidable ; le Christ lui-même, si débonnaire et si doux, les a prêchées avec plus d'éloquence et de terreur que ses ministres ne pourront jamais faire. N'objectez pas la délicatesse des hommes du monde; c'est précisément parce qu'ils les redoutent, ces vérités, qu'il faut qu'on les prêche, afin de secouer la torpeur des âmes. — Ces *Considérations* sont suivies de sept *Méditations* qui les résument et les complètent. L'ouvrage se termine par un règlement de vie où respire l'esprit chrétien le plus pur. — Nous répétons en terminant ce que nous avons déjà dit : Il y a peu de livres plus propres à convertir les âmes.

F. LAGRANGE.

10. **PARABOLES ET LÉGENDES**, *poésies dédiées à la jeunesse*, par M. Hippolyte VIOLEAU. — 1 volume in-12 de x-310 pages (1856), chez Ambroise Bray; -- prix : 3 fr.

Le talent et la religion du poëte breton dont voici une œuvre nouvelle sont justement appréciés depuis longtemps. Les *Paraboles et Légendes* sont à la hauteur de ses autres ouvrages, peut-être supérieurs encore en certains points. Le vers y est facile, naturel, bien coupé, souvent très-élégant. Quant à l'esprit et au but de l'auteur, il n'est pas nécessaire qu'il nous le révèle à l'avance : le livre tout entier les fait ressortir éloquemment. « Puisse la jeunesse trouver quelque » charme à mes récits, et les lecteurs d'un âge moins heureux y ren- » contrer çà et là un mot, une pensée, qui les porte à la résignation

» et au courage. J'ai dit mon ambition, qu'il ne faut pas exagérer. » Je voudrais faire un peu de bien ; aider, moi centième, moi millième, à conserver ou à rappeler dans quelques âmes de louables » *sentiments et de pieuses croyances* (p. x).» M. Hippolyte Violeau peut, suivant nous, se rendre le témoignage d'avoir pleinement atteint le but qu'il se proposait. Ses apologues, ses légendes, ses récits, divisés en quatre livres, fourniront à la jeunesse chrétienne une lecture non-seulement attrayante et aimable, mais pleine de leçons utiles, de conseils vertueux, de principes sains et féconds pour la direction de la vie. Dans les écoles, on ferait très à propos un choix de ces morceaux pour les donner à apprendre par cœur. — Les seules imperfections que nous noterons se réduisent à quelques mots peu nobles, tel que celui d'un ministre à Henri IV : « Vous vous gaussez » de nous (p. 60) ; » à certaines conclusions trop languissantes ou trop diffuses, manquant de ce trait aigu qui pénètre et qui reste ; à de petites incorrections grammaticales, peu nombreuses : ainsi, il nous semble qu'on ne dit point *s'informer à quelqu'un* (p. 58). — C'est là, pour un tel volume, bien peu de chose en vérité au compte de la critique! *Paraboles et Légendes*, adressées à la jeunesse, doivent être accueillies par elle avec empressement. Ce livre est excellent à tous les titres, et doit trouver place dans toutes les maisons d'éducation, dans les familles chrétiennes où l'on cultive encore l'amour des belles et bonnes productions littéraires. V. POSTEL.

11. PHILOSOPHIE RELIGIEUSE. — TERRE ET CIEL, par M. Jean REYNAUD. — 1 volume grand in-8° de XIV-442 pages (1854), chez Furne ; prix : 7 fr.

12. LA VIE FUTURE. — *Histoire et apologie de la doctrine chrétienne sur l'autre vie*, par Th.-Henri MARTIN, membre correspondant de l'Institut de France et de l'Académie des sciences de Prusse, doyen de la Faculté des lettres de Rennes. — 1 volume in-12 de IV-334 pages (1855), chez Dezobry, E. Magdeleine et Cie ; — prix : 3 fr. 50 c.

Si nous disions simplement que le livre de M. Reynaud roule tout entier sur l'absurde système de la préexistence et des migrations successives des âmes à travers le dédale sans issue de la métempsycose, nous en traduirions fidèlement la pensée ; et pourtant, il s'en faudrait que nous en fissions ainsi connaître la dangereuse séduction. Ces mots de préexistence et de métempsycose rappellent aussitôt les religions de l'Inde et de l'Egypte, les rêves philosophiques de Pythagore, de Platon, de Plotin et de toute l'école d'Alexandrie, le culte de la Gaule druidique et la théologie condamnée d'Origène. Vieille erreur.

sion, aride comme toute réfutation. Mais était-il possible de faire mieux, et même de faire autrement? Répétons-le donc sans hésiter: *la Vie future* est un beau livre ; plus encore, c'est un bon livre, un bel écrit et une bonne action : après la consécration qu'il a reçue de NN. SS. les Évêques de Rennes et de Coutances, nous ne connaissons pas de meilleur éloge. U. MAYNARD.

57 **SERMONS** *de* Jean **TAULER**, *le docteur illuminé, traduits de l'allemand* par M. Charles SAINTE-FOI. — *Dimanches et fêtes de l'année.* — 2 volumes in-8° de 150 pages chacun (1855), chez Mme veuve Poussielgue-Rusand; — prix : 10 fr.

Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit précédemment (t. XV, p. 547) de Jean Thaulère ou Tauler. Nous ajouterons seulement que les besoins des peuples, le caractère de sa piété et de son talent, aussi bien que le but de l'institution des Frères Prêcheurs, l'ayant engagé dans les voies du ministère apostolique et de la prédication populaire, il se fit entendre d'abord à Strasbourg et à Cologne, qui pouvaient le revendiquer, Strasbourg comme religieux, et Cologne comme docteur ; mais bientôt sa réputation remplit toute l'Allemagne, et pénétra jusque dans les pays étrangers. Il ne se contentait pas de donner à ses auditeurs une connaissance spéculative dés vérités de la foi : il mettait un grand zèle à signaler les défauts, les vices des grands et des petits, à inviter les pécheurs à la pénitence, à tracer, d'après les saintes Écritures, les voies qui mènent à la perfection. Aussi ne montrait-on pas moins d'empressement à se mettre sous sa direction qu'à aller entendre ses discours. Sainte Térèse disait qu'elle préférerait un directeur instruit à celui qui ne serait que spirituel ; mais qu'elle désirait en trouver un qui joignît la science à l'expérience. Tauler semblait être ce directeur : sa science le faisait briller parmi les plus doctes, et il était arrivé à une haute perfection, en même temps qu'il avait pu suivre l'action de la grâce dans un grand nombre d'âmes qui recouraient à lui. Toutefois, pendant une grande partie de sa vie il ne fut point aux yeux de Dieu ce qu'il paraissait à ceux des hommes. Un jour, comme il venait de prononcer un discours qui avait excité l'admiration la plus vive, et qui contenait, en effet, les maximes les plus pures et les plus sublimes de la vie intérieure, un inconnu vint à lui, et, après lui avoir demandé la permission de lui dire à lui-même ce qu'il pensait de lui, ajouta : « Vous êtes un grand prédicateur, et vous avez dans votre

» sermon enseigné une doctrine solide ; mais vous ne pratiquez pas
» vos sermons. Pendant que vous prêchiez, vous me paraissiez comme
» un homme qui aurait du vin très-pur et très-bon, mais qui le ren-
» drait trouble en le mêlant avec de la lie. Avec la vie que vous me-
» nez, vous n'avez pas de lumière, vous êtes dans les ténèbres. Vous
» êtes encore un pharisien. Vous vous fiez trop dans votre science et
» votre jugement : vous n'aimez ni ne cherchez Dieu uniquement ;
» mais, enfoncé dans la lettre, vous vous aimez et vous cherchez vous-
» même. Votre vaisseau n'est pas pur, car vous n'avez pas Dieu en vue
» en toute chose. Si vous vous connaissiez bien vous-même, vous ver-
» riez que vous êtes encore préoccupé de choses vaines et inutiles qui
» troublent votre vaisseau et le remplissent de lie ; et c'est pour cela
» que le vin si pur de la sainte doctrine sortant d'un vaisseau im-
» pur, vos enseignements n'ont point de saveur pour l'âme qui aime
» Dieu, et ne lui portent point de profit. » Personne, observe le P. Lacordaire, n'aurait osé tenir ce langage à Tauler, s'il n'avait été digne de l'entendre. Il se tut, confus de la vanité de sa vie présente qui lui apparaissait subitement, et heureux de la grâce que Dieu lui faisait en lui communiquant, par un inconnu, une lumière si vive sur le véritable état de son âme. Retiré de tout commerce avec le monde pendant deux ans, il cessa de prêcher, se mit humblement sous la direction du pieux laïque qui l'avait rappelé à lui-même, et ne songea plus qu'à pleurer ses péchés et à étudier Jésus-Christ. Pour apprendre comment une âme fait de rapides progrès dans la science du salut, par la connaissance de soi-même et par la pratique du renoncement, il faut lire le récit humble et naïf de ce que Tauler appelait sa conversion, qui est presque tout ce que nous savons avec quelques détails sur sa vie. M. Charles Sainte-Foi a eu l'heureuse pensée de placer ce récit en tête des *Sermons* du Docteur illuminé ; rien n'était plus propre à donner de l'orateur cette connaissance qui dispose à goûter ses instructions. Quand Tauler reparut dans la chaire, il était devenu la réalisation vivante des maximes qu'il prêchait. Son ministère devint si éclatant, les fruits en furent si abondants dans toute l'Allemagne, qu'il était considéré comme l'instrument de tout le bien qui se faisait dans ces contrées. On assure qu'on n'entreprenait rien d'important sans avoir consulté ce saint homme, estimé aussi prudent que pieux. Ses ouvrages, et surtout ses lettres et ses sermons, font assez connaître avec quel zèle il travaillait à l'instruction des fidèles, à la conversion des pécheurs, et à l'avancement des

âmes qui aspiraient à la perfection.— De tous les orateurs qui eurent le don d'attirer la foule et de la fixer au pied de la chaire chrétienne, Tauler est peut-être celui qui a donné la plus large place, dans ses prédications populaires, à l'exposition et à l'application à la vie commune des maximes et des conseils de la perfection évangélique. — Les détails qui précèdent, et que nous avons donnés dans ce but, nous paraissent expliquer comment Tauler, après avoir commencé cet enseignement, parvint à le faire goûter et à le rendre populaire. L'enthousiasme qu'il excita et qu'il soutint jusqu'au terme de sa carrière, et les heureux fruits de conversion et de sanctification que son ministère ne cessa de produire, prouvent que les maximes les plus élevées de la perfection peuvent être proposées utilement à tout auditoire chrétien. Quand les conseils de l'Évangile sont fréquemment répétés, surtout quand ils sont appuyés de l'exemple d'une vie sainte, il se rencontre toujours des âmes d'élite qui les embrassent avec ardeur et en font la règle de leur conduite. C'est comme preuve de cette vérité que la traduction des sermons du pieux dominicain nous paraît plus spécialement opportune. En même temps qu'elle fera mieux connaître la doctrine de ce *bon Tauler, un des plus corrects et des plus solides des mystiques*, dit Bossuet, elle engagera peut-être à entrer quelquefois dans cette voie où a marché avec tant d'éclat et de succès ce *Docteur illuminé*, qui, au jugement du P. Lacordaire, ne fut pas seulement un orateur, mais un saint. — Surius a donné une traduction latine des nombreux ouvrages de Tauler, qui écrivit toujours en allemand. Pour sa traduction des *Sermons*, M. Charles Sainte-Foi n'a point recouru au travail de Surius ; il a suivi l'édition allemande donnée à Francfort en 1826. L'habile traducteur ne s'est pas contenté de l'exactitude et de la fidélité ; il a cherché à conserver, avec le sens de l'original, la vie, le mouvement et l'énergique concision qui caractérisent l'auteur. Les deux volumes qu'il vient de publier ne renferment que les sermons de l'année, pour les dimanches et pour les fêtes ; nous souhaitons que le laborieux écrivain tienne bientôt sa promesse d'y ajouter les sermons pour les fêtes des saints.

J. Marchal.

---

58. **ANGÈLE ET SON FILS,** ou *Puissance de la croix,* par M. l'abbé Paul Jouhanneaud.— 1 volume in-12 de 180 pages plus 1 gravure (1854), chez Martial Ardant frères, à Limoges, et à Paris ; — prix : 75 cent.

Angèle est une jeune femme, dont le mari s'est suicidé à la suite d'un reproche immérité qu'il avait reçu du chef de la fabrique dans laquelle il

travaillait. Élevée par de pieuses religieuses, elle supporte son malheur avec résignation, et, recueillie dans un hospice de Bordeaux, où elle a mis au monde un fils trois mois après cette catastrophe, elle se dévoue au service des pauvres pour n'avoir pas à se séparer de son enfant. Un respectable administrateur de l'hospice apprend d'elle ses malheurs lorsqu'elle va mourir, se charge de son enfant, obtient, pour son apprentissage, quelque argent du maître dont les dures et injustes paroles ont causé la mort du père, et bientôt le jeune homme, devenu habile ornemaniste, est en état de rendre au fils de ce maître un service qui convertit l'obligé, réunit les deux familles et amène la conversion même de l'ancien maître. — Il y a dans cette histoire des scènes vraiment touchantes : la générosité chrétienne qui fait du fils de l'ouvrier le protecteur du fils du manufacturier, les angoisses de la mère à la veille de laisser son fils sans soutien sur la terre, une première scène de désespoir dont une Sœur de charité triomphe, tout la fait lire avec plaisir. Une croix qu'Angèle avait autrefois reçue en récompense de sa conduite, joue un rôle important : c'est elle qui a ramené l'ouvrier mourant à la religion, Angèle à l'espérance ; elle sauve plus tard le fils d'Angèle des périls qui menacent sa vertu. Ainsi s'explique le second titre du volume. — Obligés dernièrement de nous montrer sévères à l'égard d'une autre composition du même auteur, à cause du style de l'ouvrage et du ton qui y domine (Voir p. 235 de notre tome XV), nous avons éprouvé une véritable satisfaction en rencontrant ici beaucoup plus rarement les défauts que nous avions dû signaler alors. On découvre bien encore çà et là de la déclamation, des tournures peu françaises (pp. 39, 55, 98, etc.) ; mais il y a, à côté de cela, des pages remarquables par les excellentes réflexions qu'elles renferment, ou par les beaux sentiments qu'elles mettent en relief (Voir spécialement la p. 16). *Angèle* n'offre donc pas les inconvénients de *Une Mère ;* son histoire pourra être utile aux lecteurs auxquels l'auteur l'a destinée.

J. CHANTREL.

69. **APPEL AU CLERGÉ** *pour la sanctification spéciale des hommes*, par le P. Benoît VALUY, de la Compagnie de Jésus. — In-18 de 96 pages (1856), chez J.-B. Pélagaud et Cie, à Lyon et à Paris ; — prix : 50 c.

Si ce livre était lu par le clergé et mis consciencieusement en pratique, la face de notre pays changerait. On ne fait pas assez pour la conversion des hommes, on s'exagère les difficultés de l'apostolat parmi eux, on oublie l'importance décisive de leur retour à Dieu : voilà la thèse du P. Valuy. Mais, pour la saisir dans toute sa valeur et sa force, il faut lire ce petit volume, rempli d'appréciations sages, d'indications précieuses, de citations excellentes. Il n'est pas, croyons-nous, de cœur de prêtre qui ne doive être ému après l'avoir parcouru, entièrement convaincu après l'avoir médité deux jours. Cet éloge est le meilleur que nous en puissions faire, et il est mérité. Oui, l'avenir religieux de notre pays est dans la conversion des hommes, comme nos malheurs récents et présents ont été dans leur éloignement des obligations chrétiennes ; or, cette conversion, elle est dans les mains du prêtre. « Reconstruisez votre église, achetez des chasubles

» cela doit divertir Son Eminence, je n'ai rien à dire. » Ironie ou honnête refus! Mais, aux yeux prévenus de Richelieu, il n'en fallut pas davantage pour fonder la juridiction de l'Académie; et comme elle hésitait toujours : « Faites savoir à ces Messieurs que je le dé-» sire, dit-il à un de ses domestiques, et que je les aimerai comme » ils m'aimeront. » Amitié terrible! à laquelle il n'était plus possible de se soustraire. L'Académie s'étant donc assemblée le 16 juin, trois jours seulement après la lettre de Corneille, nomma trois commissaires, Bourzéys, Chapelain et Des Marets, pour l'examen du corps de l'ouvrage; car pour celui des vers, il fut résolu qu'on le ferait dans la Compagnie. Plusieurs projets furent successivement soumis au Cardinal, qui trouvait *tour à tour* qu'il *fallait* y ajouter ou en retrancher *quelques poignées de fleurs*. Le *Cid* était ainsi renvoyé de Caïphe à Pilate, de Chapelain à Cérisy, de Cérisy à Sirmond, pour revenir encore à Chapelain, et toujours Richelieu chargeait le projet d'apostilles irritées, comme celle-ci : on avait parlé des contestations soulevées au sujet de la *Jérusalem* et du *Pastor fido* : « L'applaudissement et le blâme du *Cid*, écrivit-il à la » marge, n'est qu'entre les doctes et les ignorants, au lieu que les » contestations sur les autres deux pièces ont été entre les gens d'es-» prit. » C'était en face quelquefois qu'il fallait affronter les boutades d'un homme qui ne voulait pas être contredit. Que Chapelain dut trembler un jour! « Il le vit s'échauffer et se mettre en action, » jusque-là que, s'adressant à lui, dit Pellisson, il le prit et le retint » tout un temps par ses glands, comme on fait sans y penser, quand » on veut parler fortement à quelqu'un, et le convaincre de quelque » chose. » Ce fut à Chapelain, auteur du premier projet, que la besogne resta; et après cinq mois de travail, furent enfin mis au jour *les Sentiments de l'Académie française sur le Cid*, sans que, durant tout ce temps, le ministre qui avait sur les bras la France et l'Europe, semblât avoir d'autre occupation. L'impression n'en fut achevée qu'en 1638; mais les parties intéressées en eurent auparavant connaissance, car, dès le 13 décembre 1637, Scudéry écrivit à *Messieurs de l'illustre Académie* pour les remercier « et des choses qu'ils » avaient approuvées dans ses écrits, et de celles qu'ils lui avaient » enseignées en le corrigeant. » L'Académie ne voulut pas paraître avoir obéi aux idées de Scudéry, et lui fit répondre par son secrétaire que sa principale intention avait été de tenir la balance droite. Corneille trouva avec raison qu'on l'avait fait pencher du côté de

son rival. Avant de connaître l'arrêt, il disait ironiquement : « J'at-
» tends avec beaucoup d'impatience les *Sentiments de l'Académie*,
» afin d'apprendre ce que dorénavant je dois suivre : jusque-là je ne
» puis travailler qu'avec défiance, et n'ose employer un mot en sû-
» reté. » Mais, plus tard, apprenant la sévérité de ses juges, il au-
rait demandé qu'on l'admît à défendre devant eux son ouvrage, jus-
tice ou grâce qui lui aurait été refusée. Puis, revenant à ses senti-
ments de fierté, il manifestait l'espoir que le public casserait l'arrêt
des beaux esprits, et il ajoutait : « Toute la faveur que peut espérer
» le Sentiment de l'Académie, est d'aller aussi loin que ma pièce ; je
» ne crains pas qu'il me surpasse. » Le jugement une fois publié, il
voulut y répondre ; mais tout à coup il renonça à son projet et écri-
vit à Boisrobert : « Maintenant que vous me conseillez de n'y répon-
» dre point, *vu les personnes qui s'en sont mêlées*, il ne faut point
» d'interprète pour entendre cela ; je suis un peu plus de ce monde
» qu'Héliodore, qui aima mieux perdre son évêché que son livre, et
» j'aime mieux les bonnes grâces de *mon maître* que toutes les répu-
» tations de la terre : je me tairai donc. » Paroles bien humbles
après tant de paroles si fières ! Hélas ! Corneille était pauvre, et dans
cette même lettre il remerciait Boisrobert de lui avoir fait toucher
les libéralités de Monseigneur, c'est-à-dire sa pension. On achetait
son silence !

(*La suite au prochain numéro.*)

---

89. **CHRISTOPHE COLOMB**, *Histoire de sa vie et de ses voyages d'après des documents authentiques tirés d'Espagne et d'Italie*, par M. Roselly de Lorgues. — 2 volumes in-8° de VIII-596 et 568 pages plus 1 portrait, 1 gravure et 1 carte coloriée (1856), chez Didier ; — prix : 14 fr.

Ce livre est publié à son heure. Au moment où le Nouveau-Monde attire les regards de l'Europe, où ses destinées religieuses s'accomplissent, où, dans la confusion des sectes qui le travaillent, la vérité catholique continue à le conquérir avec la puissance de son immortelle jeunesse, il est bon de reporter les souvenirs sur le révélateur de l'Amérique, sur Christophe Colomb.

Après sa mort comme pendant sa vie, Christophe Colomb a été méconnu. Les préjugés de nation, les jalousies de coterie, puis le protestantisme et le rationalisme ont souillé sa mémoire, dénaturé sa personne et ses travaux, au point de les rendre méconnaissables. Chose étrange ! 250 ans se sont écoulés sans qu'un écrivain catholi-

que ait entrepris, à l'égard de ce grand homme, une œuvre de justice. On ne s'est pas ému des calomnies, des oublis, des dédains prodigués à l'un des géants des temps modernes, à celui que la Providence prédestina par l'abondance de ses dons à une mission sublime, qu'elle éclaira de sa lumière et soutint de sa force pour qu'il pût révéler à la terre une moitié d'elle-même. De nos jours encore, pendant que des villes élevaient des monuments à Christophe Colomb, la science historique n'abjurait pas ses torts envers lui, et vivait sur les vieux errements des italiens Napione et Spotorno, et de l'espagnol Navarrete ; sur les errements, non moins déplorables pour être plus récents, de l'anglican Robertson, du philosophe français Raynal, du protestant américain Washington Irving, et de l'illustre rationaliste *prussien Alexandre* de Humboldt. — Or, M. Roselly de Lorgues s'est inquiété fort à propos de cette conspiration du mépris et de la prévention passionnée, et il a voulu, avec la verve qu'on lui connaît, restituer à Dieu d'abord ce qui lui est dû dans cette magnifique épopée qu'on nomme la découverte du Nouveau-Monde, et à Colomb ensuite, qui fut son missionnaire, sa véritable physionomie. — Déjà, dans un précédent ouvrage dont nous avons parlé (tome V, p. 203), et qui a pour titre : *la Croix dans les deux mondes*, il a esquissé la figure du vice-roi des Indes ; c'était comme l'avenue du monument qu'il destinait à son héros de prédilection. — A l'heure qu'il est, ce monument existe, et nous allons essayer d'en saisir et d'en révéler les harmonies.

Pour accomplir dignement cette œuvre de réparation, M. Roselly de Lorgues a interrogé tous les souvenirs, écrits ou traditionnels ; il a fouillé tout ce qu'enferment de renseignements sur Colomb les bibliothèques d'Espagne, d'Italie et d'autres pays ; il est allé droit aux sources ; il s'est défié des livres de seconde main, répétant tous sans conteste les mêmes erreurs ; et c'est à l'aide de tous les documents décisifs, péniblement et consciencieusement réunis, qu'il est parvenu à replacer sous leur vrai jour la vie et les travaux de l'illustre Génois. Et quand on pense qu'il a fait ces recherches dans les préoccupations et sous le poids des souffrances, qu'arraché souvent à ce labeur il y est revenu toujours comme attiré par une volonté supérieure, ce n'est plus seulement une œuvre remarquable qu'on honore : on se hâte de remercier l'écrivain convaincu et courageux, qui a réhabilité, à force de sacrifices, l'homme dont les travaux inouïs nous ont donné un monde. — Le livre est précédé d'une

introduction pleine de faits et de raisons, et que nous ne saurions recommander trop vivement à l'attention du lecteur. C'est l'exposé historique des travaux antérieurs sur Colomb et des principales injustices qui ont outragé sa gloire. Il y a là, entre autres choses très-substantielles, un plaidoyer péremptoire en faveur de cette pureté de vie que la passion, les préjugés de l'hérésie et du philosophisme ont vainement essayé de flétrir. Lorsqu'on lit ces pages sans parti pris, on ne conserve aucun doute sur la légitimité de Fernando, second fils de Colomb. M. Roselly de Lorgues a senti le besoin, avant d'écrire la vie de son héros, de le réhabiliter aux yeux du public, et de montrer que la dignité de ses mœurs ne démentit ni son génie, ni sa force.

Après avoir opposé cette fin de non-recevoir, comme on dit en jurisprudence, aux assertions diffamatoires qu'a vulgarisées, depuis deux siècles, une science mal informée, il se hâte d'entrer en matière, et il s'empare de ce grand sujet avec l'autorité magistrale de la foi religieuse et du talent. M. Roselly de Lorgues n'est pas de ces écrivains, trop communs aujourd'hui, qui transigent avec les erreurs et les faiblesses, qui donnent à la vérité la *mise de rigueur* qu'elle doit avoir pour n'être pas déplacée dans les salons du rationalisme, et recevoir de tous les camps des félicitations empressées : il ne déclame pas, mais il conserve à la vérité tous ses droits inviolables. Il ne prodigue jamais ni les précautions oratoires, ni les lâches ménagements, pour qu'on lui pardonne ou qu'on l'excuse : il l'introduit en souveraine, il met sur ses lèvres le langage de la franchise, il sait qu'elle aime la lumière, qu'elle se plaît à la répandre, et il n'éteint ni n'obscurcit ses clartés.

C'est ainsi qu'il établit nettement que la découverte de l'Amérique, en 1492, fut surnaturelle. Christophe Colomb, en effet, n'attribue sa gloire ni au talent, ni à la science : il confesse que Dieu seul a tout fait ; que l'initiative et l'exécution de sa sublime idée ne sont pas humaines ; qu'il a vu un nouveau monde dans l'un de ces rayons divins qui tombent sur l'âme préparée aux grandes choses. Colomb, d'ailleurs, n'était pas un habile cosmographe, un mathématicien, un astronome hors ligne. C'était un intrépide et habile marin, un observateur des plus sagaces, un ingénieur capable, un administrateur aussi sage qu'entreprenant ; il joignait, à n'en pas douter, le génie à une fermeté indomptable ; mais dans cette nature si heureusement douée, il n'y avait pas, à coup sûr, les éléments

d'une révélation d'un monde. Il se fit donc, à cette heure solennelle, une soudaine illumination dans son âme. Pour cette manifestation d'une terre que la Divinité voulait remplir de sa gloire, il y eut, comme à l'origine des âges, une parole féconde : *fiat lux.* — Or, la Providence, qui fait rarement des merveilles avec des cœurs étroits ou pervers, avait jeté, si l'on peut s'exprimer ainsi, la personnalité de Colomb dans le moule de ses desseins. C'est encore une vérité que M. Roselly de Lorgues met pleinement en lumière. Christophe Colomb dépasse les héros mythologiques et profanes de toute la hauteur qui sépare un saint d'un homme ordinaire. Voyez : il ne se pose avec orgueil ni devant son siècle, ni devant la postérité ; il est humble, il est pieux. Malgré l'impétueuse ardeur de son caractère, il ne s'irrite pas contre les obstacles ; il les combat sans les maudire. Il va de Gênes en Portugal, de Portugal en Espagne, portant toujours en lui-même son idée féconde. A la Cour de Castille, les refus, les dédains, les lenteurs ne lui sont point épargnés ; mais rien ne désole cette âme sereine, et quand est venu l'instant providentiel, rien, en lui ni hors de lui, n'est déclamatoire ou théâtral : il se possède en toute patience et en toute humilité : il se recueille dans la prière ; il porte l'habit de Saint-François ; sous le costume du marin on sent battre un cœur religieux. Sur les mers, il mène une vie de sacrifice et de contemplation chrétienne. Son esprit est aux affaires, son âme à Dieu. Le premier vaisseau qu'il monte, il l'appelle du nom de l'Étoile des mers, *Santa-Maria*, et sa forteresse la plus importante dans l'*Hispaniola* (Haïti), il la nomme *Conception*, pour glorifier la Vierge-mère. Partout où il aborde, il plante une croix, et il arrive qu'une de ces croix est miraculeuse ; qu'elle renouvelle elle-même, malgré les déchirures, son bois béni ; que seule elle est debout sur les ruines, dans les catastrophes de la guerre ou d'un sol tourmenté. Colomb, au surplus, semble avoir eu le don de prophétie. Il annonce, dans la nuit qui précède le 12 décembre 1492, que le lendemain une terre nouvelle sera découverte ; plus tard il est favorisé d'une vision divine qui le soutient dans l'accablement d'une épreuve. Il prédit trois jours d'avance une tempête, cette tempête affreuse qui engloutit de malhonnêtes gens et leurs richesses mal acquises. Une autre fois, quand la mer se soulève, quand un cataclysme épouvantable déchaîne sur les eaux tout l'effort des puissances infernales, il prend en main solennellement, par un instinct supérieur, l'Évangile de saint Jean, il le lit à voix haute, commande à la trombe qui

s'avance de respecter son navire, et la trombe obéissante se détourne.

M. Roselly de Lorgues montre combien l'Église a soutenu Colomb, lorsque l'élite des puissances de son siècle l'abandonnait ou lui faisait subir d'interminables lenteurs. Juan Pérez de Marchena, cet humble et dévoué gardien du couvent franciscain de la Rabida, empêche que les idées de Colomb ne succombent dans l'oubli, et les fait arriver jusqu'à la Cour. Le nonce apostolique, Gorricio, le grand Cardinal d'Espagne, les patronnent. Seul, dans la commission de Salamanque qui les examine, le professeur de théologie Diéza les approuve et les sauve de la réprobation. Déjà un bibliothécaire du Pape Innocent VIII avait indiqué dans l'Océan, sur la mappemonde, une terre sans nom vers l'occident. Aussi le Saint-Siége est-il l'intrépide avocat du grand homme, et, chose admirable! c'est l'un des Papes les moins dignes, Alexandre VI, qui, s'associant à une pensée lumineuse de l'amiral, trace d'une main savante une ligne entre les possessions de la Castille et celles du Portugal. L'auteur va bien loin quand il affirme que le privilége de l'*infaillibilité resplendit dans* la bulle d'Alexandre VI. C'est là, croyons-nous, un acte de gouvernement et non point une décision dogmatique. Toujours est-il que la science moderne a reconnu elle-même la précision et la fermeté du coup d'œil du Pontife. Telle est, pour ne citer qu'un exemple, l'opinion du célèbre de Humboldt. — A ce propos, M. Roselly de Lorgues observe en passant que l'hérésie et le philosophisme ont noirci à plaisir Alexandre VI, et qu'il est impossible de ne pas reconnaître, quelque jugement qu'on porte d'ailleurs sur son règne, que sa vie pontificale fut irréprochable, et que la malveillance l'a confondue perfidement avec sa vie antérieure de soldat. Il remarque, en outre, avec beaucoup de justesse, que si les idées de Christophe Colomb, fort avancées pour son époque, ont été celles de la papauté, il n'est pas possible que le Saint-Siége ait plus tard persécuté la science de Galilée. Admettre, en effet, un Nouveau-Monde, c'était avouer la sphéricité de la terre, l'existence des antipodes, et dès lors, pourquoi faire un crime à Galilée d'un système astronomique dont la cosmographie de Colomb avait jeté les bases, et que la papauté avait reconnu en félicitant Copernic? — Bien loin donc que le Saint-Siége haïsse la lumière, il la cherche, il la découvre et la fait rayonner. Bien loin de nier la science, il la pressent, il l'annonce avant les profanes du siècle, et quand un homme se rencontre dont la mission est de la répandre, il le défend contre l'ignorance et l'envie. — Où sont

encore aujourd'hui les plus fervents admirateurs de Christophe Colomb ? Sur la chaire pontificale et dans le Sacré-Collége. « Le Vicaire » du Christ, dit l'auteur avec émotion, a daigné aimer Christophe Co- » lomb. Pie IX a eu le pressentiment de sa grandeur morale. Le » Saint-Père n'est pas seulement le protecteur de sa gloire, mais l'ami » de sa personnalité. Ainsi que sa pénétration de l'histoire lui a fait dis- » tinguer, entre toutes les femmes couronnées, la catholique Isabelle, » le Souverain Pontife a reconnu la liaison providentielle qui unis- » sait au règne de la Catholique la mission de Christophe Colomb. » L'immortel Pie IX a souhaité que la vie de ce chrétien exem- » plaire fût exposée au monde. Puissions-nous ne pas être resté » infiniment au-dessous de cette tâche honorable (t. II, p. 544)! » — Aussi l'auteur n'a-t-il rien négligé pour expliquer en même temps l'âme de Colomb par sa vie et sa vie par son âme. Il a saisi dans sa grandeur ce drame qui s'élève aux proportions de l'épopée. Les quatre voyages du hardi navigateur sont décrits avec une précision de détails, avec une richesse de coloris et une vivacité d'animation des plus attachantes. En lisant ces pages d'autant plus entraînantes que l'écrivain s'efface derrière son héros, on voyage avec le révélateur de l'Amérique ; on assiste à ces péripéties étonnantes qui eussent subjugué un moins ferme courage, une foi religieuse moins virile ; on souffre et on combat avec lui par le cœur ; on s'effraie de ces tempêtes nombreuses et formidables, où la mer soulève ses abîmes, comme irritée de se voir dérober ses mystères ; on tremble qu'il ne succombe dans ses luttes gigantesques et répétées contre les flots, contre son équipage, contre ses amis transformés en conspirateurs et en tyrans des Indiens, contre les naturels de l'Amérique, mobiles et perfides ; on jouit avec lui de ses découvertes, de ses trop rares triomphes ; on admire ce grand homme qui ne veut de l'or, des dignités et de la puissance que pour délivrer le tombeau du Christ et le rendre à l'Église ; on s'étonne ensuite douloureusement quand il repasse les mers, chargé de chaînes par l'insolent Bobadilla ; quand, au retour de ce quatrième voyage si terrible, qui a enrichi l'Espagne d'un nouveau continent, il est vu dans une pauvre auberge de Castille, ayant à peine de quoi se nourrir et se vêtir, et s'oubliant toutefois pour obtenir justice d'une Cour ingrate envers les compagnons de ses travaux, envers ceux-là mêmes qui l'ont trahi.

M. Roselly de Lorgues, en parlant de cette Cour, a diminué avec raison la renommée exagérée de Ferdinand le Catholique. Il trace

avec vigueur et vérité le portrait de ce prince, diplomate perfide, cachant de petites passions et de petites vues sous une politesse exquise, abaissant à plaisir les talents et les caractères qui le dépassent : Ximénès, le duc d'Albe, Gonzalve de Cordoue, Christophe Colomb. A cette âme frivole et mesquine il oppose Isabelle. Nous recommandons au lecteur le brillant chapitre qu'il lui consacre. Il y règne un éclat tout chevaleresque, qui charme sans éblouir. Tout cela est écrit de verve et sans emphase, avec une chaleur qui est celle de l'âme encore plus que de l'esprit.

Cet ouvrage a, de plus, une valeur très-remarquable au point de vue de l'érudition. Pas un conte absurde, pas une affirmation hasardée que l'auteur ne réfute. Personne avant lui n'avait animé d'autant de remarques scientifiques, d'autant de faits et de poésie l'itinéraire de l'illustre marin. Comme il sait, par exemple, transporter l'imagination dans cette riche nature des Antilles ! Il est à la fois méthodique et rapide, exact et imagé. Il sait mettre en relief les talents si variés de Colomb, les faces si multiples de son génie aussi étonnant que son cœur ; il fait remarquer ensuite que si l'amiral n'a pu ni délivrer les Lieux-Saints avec l'or de l'Amérique, ni faire le tour du globe par le détroit qu'il cherchait, il a du moins enrichi la science de sept découvertes. — Une carte où sont tracés par des lignes très-nettes les quatre voyages de Colomb termine le premier volume. Nous regrettons de n'y pas voir indiqués quelques lieux célèbres : par exemple, dans la mer des Antilles, le *Beau-Port* et *Veragua*, entre lesquels éclata une tempête surhumaine, et sur les côtes de la Jamaïque la baie de *Santa-Gloria*, où la plus rude épreuve du quatrième voyage a un intérêt si dramatique. Ce premier volume est orné encore d'un très-beau portrait de Christophe Colomb, attribué à Antonio del Rincon. En voyant cette figure aux traits purs et corrects, empreints de grandeur et de suavité, on groupe volontiers autour d'elle par la pensée d'autres figures où respirent aussi l'intelligence, la force et la douceur, celles des nobles frères de l'amiral, Diégo et Barthélemy, compagnons de ses travaux ; des courageux et fidèles Carvajal et Diégo Mendez ; du lapidaire de Burgos Jaime Ferrer ; des franciscains qui présentèrent l'obscur Génois à la Cour, qui voyagèrent avec lui, qui répandirent le christianisme sur les terres nouvelles et fécondèrent la bonne semence par leur martyre ; enfin, du Cardinal Ximénès, qui l'honora de son amitié, et des Papes qui l'applaudirent. — En terminant, M. Roselly de

Lorgues se plaît à réunir comme en un foyer tous les rayons qu'il a dispersés sur cette noble vie ; il glorifie Colomb dans son existence privée ; il le compare à Moïse ; il va jusqu'à désirer que l'Église le couronne de l'auréole des saints.

Au point de vue littéraire, l'auteur paraît demander grâce pour la rapidité de son travail et pour les incorrections que sa plume, pressée d'aller au but, a dû laisser sur ces pages. Sans doute un goût sévère noterait trop souvent des mots inutilement nouveaux, des constructions de phrase étranges et tourmentées ; l'auteur sera bien inspiré s'il fait disparaître ces taches dans une seconde édition. Cette manière saisissante, originale, ce style qui colore deux volumes avec des tons variés et une sobriété suffisante d'images ; qui tantôt grandit jusqu'à l'épopée et tantôt s'abaisse aux récits familiers d'un journal de voyage, sera préféré par beaucoup de lecteurs à la froide monotonie d'une correction calculée, où ne palpite jamais l'imagination ni le cœur.

En résumé, ce livre, dont nous sommes loin cependant d'approuver toutes les idées, est d'une haute gravité. Le fond en est riche et la forme séduisante. Nous eussions regretté de ne lui donner que quelques lignes, car, nous aimons à le redire, il réhabilite une grande mémoire, aussi chère à la religion qu'à la science ; il fait d'ailleurs son entrée dans le monde entouré des témoignages d'estime les plus honorables. Avons-nous besoin d'ajouter qu'il mérite une place d'honneur dans toutes les bibliothèques ? GEORGES GANDY.

90. **ÉTUDES MORALES SUR LE TEMPS PRÉSENT**, par M. L. CARO, professeur à la Faculté des lettres de Douai. — 1 volume in-12 de XXXVIII-380 pages (1856), chez L. Hachette et Cie ; — prix : 3 fr. 50 cent.

La plupart de ces *Études* nous étaient connues avant leur réunion en volume : nous les avions lues presque toutes une première fois dans la *Revue de l'Instruction publique* éditée par la librairie Hachette, Revue rédigée avec talent, mais qui ne se montre pas toujours assez favorable à l'orthodoxie catholique. Sorties des pages qui leur ont servi de berceau et récemment couronnées par l'*Académie française*, elles se recommandent, ce qui vaut mieux, par leur valeur propre. Aussi, ne doutons-nous pas qu'abandonnées à elles-mêmes, mais se prêtant par leur union un mutuel secours, elles ne soient appelées à quelque succès. — C'est qu'ici l'union n'est pas seulement matérielle et factice : elle est encore le résultat de la logique des idées.

Ce volume présente autre chose que ce que l'on connaît sous le nom de *Mélanges* : articles disparates publiés dans les journaux sur toute sorte de livres et sous toute espèce d'inspiration. Ici, malgré la variété des sujets, la pensée est la même. M. Caro s'attaque partout à la grande idolâtrie de notre temps, à ce panthéisme humanitaire qui n'est que le culte du moi, ou plutôt le culte de la matière et des plaisirs sensuels. Il le poursuit dans ses principales manifestations, soit qu'il affecte la forme religieuse, soit qu'il se renferme dans le domaine de la philosophie, de la littérature et de l'art. Les deux parties du livre : *Études philosophiques*, *Études littéraires*, quoique distinctes entre elles, se lient donc l'une à l'autre par une idée commune : l'idée spiritualiste opposée au matérialisme contemporain. C'est la bannière de la philosophie spiritualiste que M. Caro arbore dans sa longue préface, et qu'il défend déjà contre les humanitaires, les sceptiques, les matérialistes, d'une part ; et, de l'autre, contre ceux qui, désespérant de la raison, proscrivent toute philosophie. Par ces derniers, M. Caro entend les *traditionalistes*. Mais ne pouvait-il pas combattre cette erreur sans envelopper dans une même condamnation M. de Bonald et M. de Lamennais, et sans prêter à ses adversaires des exagérations qu'ils n'ont jamais professées ? Quel traditionaliste a jamais soutenu, par exemple, qu'on ne pouvait « penser même aux *objets extérieurs*, que par la grâce d'un mot qui » est une révélation immédiate de Dieu (p. XXXIV) ? »

Chacune des deux parties du volume est précédée elle-même d'une sorte d'introduction : synthèse, pour ainsi dire, avant l'analyse, principes généraux avant l'application critique. Ainsi, en tête de la première partie il est parlé de l'idolâtrie humanitaire, et, en tête de la seconde, du sensualisme dans la littérature contemporaine. L'auteur traite ensuite, d'un côté, de la religion positiviste de M. Comte, de la philosophie religieuse de M. Jean Reynaud dans *Terre et Ciel*, du XVIe siècle et du parti de l'avenir dans l'*Église et les philosophes* de M. Lanfrey ; et, d'un autre côté, de Henri Beyle, plus connu sous le pseudonyme bizarre de Stendhal, et de deux humoristes de l'école humanitaire : M. Toussenel et M. Henri Heine, qui ont caché leurs idées, le premier sous le couvert *des bêtes*, le second sous une universelle satire. — Les deux études les plus étendues et les plus soignées du volume, sont celles de M. Comte et de M. Stendhal. Nos lecteurs tiennent peu, sans doute, à connaître dans Stendhal l'homme et ses œuvres, son livre et sa théorie de l'amour, ses romans et sa

de la vallée du Necker jusqu'à leur jonction avec ceux de la Franconie ; — le quatrième raconte l'insurrection du Wurtemberg ; — le cinquième nous ramène en Franconie, et nous fait assister aux délibérations des Rustauds sur la rédaction d'une constitution ; — le sixième s'occupe de l'insurrection de l'Alsace et du Palatinat, qui donne au duc Antoine de Lorraine l'occasion de se signaler par les services qu'il rend à ces malheureux pays ; — le septième donne la fin de l'insurrection de Franconie, dans le Bas-Rhin et dans la Souabe, et signale les soulèvements de l'évêché de Salzbourg, des provinces autrichiennes et du Tyrol ; — le huitième, enfin, dont le principal personnage est Thomas Munzen, suit la marche de l'insurrection en Hesse, en Thuringe et en Saxe, jusqu'à la bataille de Frankenhausen, qui met un terme à ces scènes sanglantes. La guerre avait duré moins de deux ans : ses résultats *matériels* furent la misère, la désolation, la haine, l'appauvrissement général, plus de mille couvents, châteaux et villages réduits en cendres, plus de 100,000 paysans massacrés ; — ses résultats *politiques* furent l'affaiblissement de l'autorité, mais aussi de nouvelles charges imposées aux peuples pour dédommager les princes de leurs pertes et de leurs dépenses, et un despotisme plus rigoureux, remplaçant par la force le respect perdu ; — ses résultats *moraux* ont été meilleurs, comme le fait remarquer M. de Bussierre dans sa conclusion, car la vue de tant d'excès ramena vers l'Église ceux que l'hérésie n'avait pas entièrement gangrenés, laïques et ecclésiastiques furent arrachés à leur torpeur, les yeux s'ouvrirent, et la Réforme fut connue par ses fruits. Il est curieux de suivre avec l'auteur le rôle que joue Luther au milieu de ces circonstances : quand les Rustauds triomphent, il prêche la douceur à leur égard ; quand ils succombent, il veut qu'on les massacre sans merci ni pitié ! Triste palinodie, qui lui fit perdre tout prestige sur les masses. — On lit avec intérêt la *Guerre des Paysans ;* les événements contemporains font mieux comprendre les scènes qui y sont décrites ; les protestants de bonne foi doivent se demander si de tels faits, si une telle conduite du grand réformateur du XVI[e] siècle, prouvent beaucoup en faveur de son œuvre, et les catholiques remercier Dieu d'avoir préservé l'Europe de l'invasion totale de tant de fausses doctrines. — Ce livre peut faire beaucoup de bien parmi les lecteurs des classes populaires.

J. CHANTREL.

93. **JÉSUS-CHRIST**, *Considérations familières sur la personne, la vie et le mystère du Christ*, par Mgr DE SÉGUR, auteur des *Réponses*. — In-18 de 222 pages (1856), chez Jacques Lecoffre et Cie; — prix : 60 c.

Le nom déjà si connu et si aimé dans l'Église de France de Mgr de Ségur, nous promettait d'avance ce que nous avons trouvé dans ce livre. Comme le livre des *Réponses*, il est destiné au peuple, et le peuple, en effet, a grand besoin qu'on lui explique la vie et le mystère du Christ. Ce n'est pas que ce nom sacré n'ait jamais frappé ses oreilles; au contraire, les démagogues l'enseignent aussi souvent que les prêtres, et présentent audacieusement le Sauveur comme le précurseur de leurs doctrines politiques et sociales. On sait de quel nom l'affublait Camille Desmoulins, quand le tribunal révolutionnaire lui demandait son âge avant de l'envoyer à l'échafaud, et nous nous souvenons qu'en 1848, à Paris, rue Mouffetard, des conférences avaient lieu, dans lesquelles on expliquait au peuple que Jésus-Christ est le premier républicain du monde. Ces blasphèmes ineptes, qui dépouillent le Christ de sa divinité, suppriment le mystère de la Rédemption et font descendre Jésus au rang d'un socialiste; ces impiétés, que la mauvaise foi propage et que l'ignorance populaire accepte, ont inspiré à Mgr de Ségur la pensée d'opposer le vrai Christ, le Christ de l'Évangile, au Christ des démocrates; et son livre, qui descendra certainement dans l'atelier et dans la caserne, prémunira l'ouvrier et le soldat contre ces monstruosités. La divinité du Christ, sa vraie mission, le caractère de ses œuvres, le vrai sens de sa doctrine, les vertus du chrétien, celles surtout qui sont à la portée du peuple, tout cela est exposé et résumé avec un savoir solide et une tendre piété, dans un style concis, vif et pénétrant, qui saisira à la fois l'intelligence et le cœur des lecteurs auxquels l'auteur s'adresse. Il y a là toute une démonstration de la divinité de la religion chrétienne, démonstration qui résulte de la manière même dont les idées sont présentées, démonstration solide, parfaitement appropriée à l'état actuel des esprits, et à laquelle une âme droite ne résistera pas. Mgr de Ségur a écrit comme il parle, avec son âme et son cœur : on reconnaît, en le lisant, l'homme accoutumé à visiter le pauvre et à serrer la main du soldat.

Si nous osions hasarder quelques mots de critique sur un si excellent livre, nous signalerions quelque chose de trop relevé, pour des considérations *familières*, dans l'exposition du mystère de l'Incarnation (pp. 26 à 40); mais nous aimons mieux ne pas nous arrêter à ce

détail, et appeler sur cet ouvrage, si digne d'estime, l'attention de toutes les classes de lecteurs. F. LAGRANGE.

94. **LETTRES** *à un père sur l'éducation de son fils*, par M. LAURENTIE, ancien inspecteur-général des études. — 3e édition, in-32 de 254 pages (1856), chez Lagny frères; — prix : 75 cent.

95. **LETTRES** *à une mère sur l'éducation de son fils*, par LE MÊME. — 2e édition, in-32 de 256 pages (1856), chez les mêmes libraires ; — prix : 75 c.

Vingt ans et plus ont déjà passé sur ces deux petits ouvrages, dont le premier remonte à 1834 et le second à 1836, et ils n'ont pas plus vieilli que les idées d'éternelle morale qui les ont inspirés ; les voici même rajeunis par la diligente révision de l'auteur, par leur appropriation à certaines idées actuelles, et consacrés de plus par l'ancien et durable succès qu'ils ont obtenu auprès de tous les hommes de foi et de sens qui comprennent la grandeur et l'importance de l'éducation.

L'éducation, grand mot et grande chose ! C'est à elle, et à elle seule, que s'attache M. Laurentie avec toutes les ressources de sa science et de son talent, avec toute l'autorité de son caractère, de ses convictions et de son expérience. Aussi, pour concentrer sur ce point toutes ses forces, il l'isole et de l'instruction qui ne s'adresse qu'à l'intelligence, et de l'enseignement qui peut n'être qu'un métier. Et pourtant, il parle beaucoup des études, et des lettres, et des sciences, et des arts dans ces deux ouvrages, principalement dans le premier ; mais arts, sciences et lettres ne sont considérés par lui que comme moyens d'éducation, c'est-à-dire comme moyens de former l'homme, but suprême et unique de ses conseils. Or, ce grand œuvre de l'*institution* humaine, comme parlaient nos pères, doit commencer avec la vie et durer autant qu'elle, ou du moins se prolonger bien au delà des années de l'enfance et de la première jeunesse. Voilà pourquoi M. Laurentie prend l'enfant sur les genoux de sa mère, veille sur lui pendant l'éducation de famille, l'accompagne au collége, préside à ses études après la première éducation, l'introduit dans le monde, et ne le laisse que lorsqu'il est vraiment élevé, c'est-à-dire qu'il est devenu un chrétien greffé sur un bon citoyen, sur un homme d'intelligence et de cœur. Naturellement c'est au collége qu'il demeure avec lui plus longtemps pour saisir et diriger les développements de son intelligence et de son cœur, pour souffler sur ses études l'esprit de vie, l'esprit d'urbanité et de politesse, et surtout l'esprit de foi et de piété. Car, nous l'avons dit, il néglige à dessein les méthodes et

l'instruction proprement dite, pour ne s'attacher qu'à l'éducation.

Telle est la partie sérieuse et solide de l'éducation, œuvre propre du père. Mais elle offre un autre côté, plus délicat et plus tendre, qui doit être le partage de la mère. Sans doute, la formation du cœur ne lui appartient pas tout entière : dans ses aptitudes et ses forces viriles il demande la main paternelle, naturellement plus ferme. Mais il renferme aussi certaines fibres que la main plus douce de la mère a seule *mission de toucher.*

D'après les idées chrétiennes, grande est la fonction de la femme dans l'humanité et dans la famille ; de la famille surtout elle est l'âme et le centre d'unité. De là son ministère dans l'éducation. L'homme moral, a dit le comte de Maistre, est peut-être formé à douze ans, et par qui, sinon par la mère ? Et cependant bientôt son fils, par sa nature, ses goûts, ses aptitudes, lui échappe, et le voilà au collége ! Mais à elle de transporter au collége la famille par le souvenir, l'affection, les tendres soins, une active correspondance, et le cœur de son fils lui appartiendra toujours. Alors elle en surprendra les premiers penchants, en surveillera les premières amitiés, en réglera la sensibilité et le courage, en même temps qu'elle imposera un frein à l'imagination et aux passions. A elle encore d'introduire son fils dans le monde, de lui en donner la connaissance, de l'initier à ses usages, de le prémunir contre les fausses idées, les fausses vertus qui trop souvent y sont en honneur, et surtout de le détourner, par une religion solide, de ce christianisme mondain qui n'est guère que la parodie et la caricature du christianisme véritable.

C'est ainsi que le père et la mère ont chacun leur part dans l'éducation de leur fils, et que de leurs efforts combinés résulte son *institution* parfaite. C'est ainsi encore que ces deux volumes se complètent l'un par l'autre, et sont comme les deux parties d'un même ouvrage. Réunis, ils composent un admirable ensemble, où nous regrettons seulement de trouver un peu de vague dans les idées et les conseils, quelquefois même, par manque de précision sans doute, un peu de contradiction. Par exemple, M. Laurentie blâme l'uniformité et l'universalité de nos plans d'étude, où il n'est tenu aucun compte des aptitudes et des vocations. Quoi donc ! voudrait-il que les classes élevées de la société ne grandissent pas sur un terrain commun, où elles puissent se retrouver toujours lorsque les diverses professions les auront séparées ? Non, sans doute ; car il est trop opposé à la fatale bifurcation qui menace de détruire l'intelligence française, trop

partisan de ces *humanités*, *humaniores litteræ*, qui, de toutes les études, conduisent le plus directement à son but suprême, la formation de l'homme. Mais alors pourquoi ne pas s'expliquer plus nettement ? Noble cœur en même temps qu'intelligence élevée, M. Laurentie a le tort quelquefois de laisser parler son cœur au lieu de son esprit, et de mettre les sentiments à la place des idées : défaut d'une qualité bien rare dans ce siècle sans âme, mais défaut cependant, qui prive quelquefois les œuvres du respectable auteur de la netteté du plan et de la rigueur des conclusions.

96. **MÉTHODE DE DIRECTION SPIRITUELLE**, ou l'*Art de conduire les âmes à la perfection chrétienne*, par le P. J.-B. SCARAMELLI, de la Société de Jésus ; *suivie de cent quatre-vingts plans de sermons dont la matière est développée dans le cours de l'ouvrage* ; *traduite en français* par M. l'abbé J.-J. RUDEAU. — 4 volumes in-8° de 492, 440, 502 et 476 pages (1854), chez J. Vermot ; — prix : 20 fr.

La direction des âmes est considérée dans l'Église comme l'art par excellence : *Ars artium regimen animarum*. Les principes de ce grand art sont bien connus du sacerdoce catholique, qui, de tout temps, a vu, sous sa conduite, tant d'âmes s'élever graduellement jusqu'aux plus sublimes hauteurs de cette perfection dont Jésus-Christ nous montre le modèle dans la souveraine perfection du Père céleste. Ces âmes d'élite sont une des gloires incommunicables de l'Église. Elle seule, en effet, enseigne à l'homme qu'il ne doit point se contenter d'éviter les fautes graves et de remplir les devoirs dont la conscience et l'Évangile exigent impérieusement la fidèle observation ; elle seule le porte, en outre, à éviter avec soin les fautes les plus légères, à se détacher de plus en plus de tout ce qui est terrestre, et à faire de continuels efforts pour répondre à l'attrait intérieur et s'élever sans cesse vers le Dieu qui produit cet attrait. Aux yeux de Dieu, ces âmes donnent à l'Église, *sainte et immaculée*, cette beauté *sans tache* dont parle l'Apôtre ; elles sont encore sa gloire la plus pure et la moins contestée aux yeux des hommes. Les plus beaux et les plus nombreux exemples de charité, de dévouement au soulagement de ceux qui souffrent, à l'amélioration de ceux qui ont besoin d'être ramenés ou soutenus dans la voie du devoir, ne sont-ils pas donnés par les chrétiens qui ont pris pour règle de vie, non-seulement les préceptes, mais encore les conseils de l'Évangile ? Les âmes pieuses sont la gloire, la force, la vie de l'Église ; aussi les plus grands saints et les plus beaux génies ont-ils cru faire un digne em-

ploi de leurs puissantes facultés en les employant à éclairer, à affermir, à guider les âmes qui aspiraient à la perfection et leur demandaient de les y conduire. C'est à la grande idée qu'ils s'étaient faite de la direction des âmes, que nous devons plusieurs des œuvres les plus admirables de saint Jérôme, de saint Grégoire, de saint Bonaventure, de saint François de Sales, de Bossuet, de Fénelon, et de tant d'autres. Aussi, rien n'est plus facile à trouver qu'un bon ouvrage exposant les principes et les règles de la perfection chrétienne. C'est là une des branches les plus riches, et les plus précieuses en même temps, de la littérature religieuse. C'est à ces ouvrages surtout qu'on peut appliquer ce que saint Augustin disait en commençant ses livres sur la Trinité : « Il est avantageux que les mêmes » vérités soient exposées par plusieurs auteurs, sous des formes diffé» rentes, mais dans l'unité de foi, afin que cette diversité même leur » ouvre un plus grand nombre d'esprits. » Pour ce motif, nous aurions bien accueilli d'abord la traduction de la *Méthode* du P. Scaramelli ; mais nous n'avons pas tardé à reconnaître que cet ouvrage a un mérite spécial, qui en fait un livre à part, et sur lequel nous devons appeler l'attention. — L'ouvrage est divisé en quatre livres, dont chacun comprend un volume. Dans le premier livre, après avoir défini la perfection chrétienne, l'auteur traite des moyens et des secours nécessaires pour y arriver. Ces secours et ces moyens sont : le désir de la perfection, le choix d'un bon directeur, la lecture spirituelle, la méditation des vérités de la foi, la prière, l'exercice de la présence de Dieu, la confession, l'examen de conscience, la sainte communion, et la dévotion envers la sainte Vierge et les saints. Mais « pour arriver à la conquête de la charité qui, selon saint Thomas, » est toute notre perfection, il ne suffit pas de posséder tous les se» cours qui peuvent y conduire... : il faut encore s'efforcer généreu» sement de renverser par ces secours les obstacles que le monde, » la chair et le démon opposent au chrétien qui aspire à la gloire » sublime de la perfection... Les empêchements qui s'opposent à no» tre perfection se trouvent, les uns au dedans de nous-mêmes, et » les autres hors de nous. Les empêchements de la première espèce » viennent en partie des vices intérieurs, c'est-à-dire des passions » désordonnées qui résident dans l'appétit sensitif... Les empêche» ments qui sont hors de nous proviennent aussi de deux causes : » les unes retardent notre perfection par leurs caresses, les autres » par leurs attaques. Ceux qui nous nuisent en nous flattant sont les

» richesses, les honneurs et les dignités, et les objets qui nous plaisent
» et dissipent notre âme. Mais c'est en nous attaquant par les ten-
» tations et par les scrupules, que les démons nous retardent dans
» la voie de la perfection. » C'est ainsi que le P. Scaramelli donne la matière et la division de son deuxième livre. — Distinguant, avec *saint* Thomas, *deux* ordres de vertus morales, puisque, parmi les vertus morales, les unes appartiennent à la vie purgative, tandis que les autres ne peuvent être pratiquées que par les âmes déjà purifiées, l'auteur traite, dans le troisième livre, des vertus morales, qu'il considère comme étant les dispositions prochaines à la perfection, et qui sont, en premier lieu, les quatre vertus cardinales, puis la religion, la dévotion, l'obéissance, la patience, la chasteté, la douceur et l'humilité. — « Après trois jours de marche nous touchons
» déjà au terme de notre voyage. Le *but* de la vie chrétienne est la
» parfaite charité..... Mais la perfection du chrétien consiste aussi
» en quelque sorte dans la foi et dans l'espérance, car il nous est
» impossible d'aimer Dieu avant que nous n'en ayons reconnu l'im-
» mense bonté par le secours de la foi, et que nous n'ayons espéré
» de lui les grâces dont nous avons besoin pour acquérir et con-
» server son amour. » Le quatrième livre traite donc des vertus théologales, et plus spécialement de la charité. — Tel est le plan aussi simple que fécond du P. Scaramelli. Or, après avoir tracé la voie, le P. Scaramelli la suit, en prenant toujours pour guides et pour appui les théologiens les plus approuvés, mais surtout saint Thomas, en même temps que les meilleurs auteurs ascétiques. C'est cette alliance de l'ascétisme et de la théologie qui nous a le plus frappés dans l'œuvre du docte et pieux jésuite. Bien qu'elle soit assez rarement suivie, cette méthode n'est-elle pas la seule vraie? La piété n'est que le développement de la vertu de religion ; elle en est la fleur, le parfum, le rayonnement. Il suit de là que les conseils de la perfection ne peuvent être étrangers aux préceptes de la religion, qu'ils y trouvent, au contraire, leur base naturelle, et qu'ils y enfoncent leurs racines comme dans leur sol natal. Voilà la vérité, parce que telle est la réalité. D'où vient donc qu'en lisant certains ouvrages de spiritualité, excellents d'ailleurs, on croit entrer dans un monde non-seulement supérieur, mais encore étranger au monde religieux ordinaire? Sans doute la foi et la charité d'une âme parfaite projettent leurs rayons de lumière et de chaleur dans une sphère bien différente de celle où se meuvent les âmes communes; toutefois, ces

deux sphères ne sont-elles pas concentriques? N'est-ce pas le même soleil qui les éclaire et les échauffe? Pourquoi donc parler de l'une comme si on pouvait y arriver autrement qu'en développant les qualités qui donnent accès dans l'autre? — Un autre mérite propre au P. Scaramelli, c'est que, après avoir donné une doctrine complète, sûre, et puisée aux meilleures sources, il trace des règles claires, précises, fruits éprouvés de sa longue expérience dans la conduite des âmes, d'après lesquelles le directeur pourra appliquer les principes de la vie spirituelle. Chaque article des quatre traités est suivi d'un chapitre où sont donnés ces avertissements pratiques, pour l'usage du confesseur ou du directeur. — A l'occasion de la traduction des *Sermons de Tauler* (p. 152 du présent volume), nous émettions la pensée que peut-être la prédication trouverait plus d'écho qu'on ne le pense, dans les auditoires ordinaires, si elle avait quelquefois pour objet les principes et les règles de la piété et de l'ascétisme. On trouvera à la suite de la *Méthode* du P. Scaramelli un moyen facile et tout préparé pour en faire l'épreuve: c'est une série de plans de sermons destinés aux dimanches et aux principales fêtes de l'année, pour le développement desquels on renvoie, par des indications précises, aux chapitres de la *Méthode* où les mêmes matières sont traitées. — Résumons-nous en disant que la *Méthode* du P. Scaramelli, sans fournir aucune considération nouvelle ou fort remarquable sur des matières si souvent traitées, sans appartenir, ni par les idées, ni par l'exposition, aux ouvrages de premier ordre, offre cet avantage auss rare que précieux, que les règles de la vie spirituelle y sont appuyées sur une vraie théologie, que l'application des principes est rendue aussi facile que possible, et qu'on peut y puiser la substance d'un solide enseignement moral et ascétique. Nous n'hésitons pas à signaler comme une œuvre utile la bonne traduction que M. l'abbé Rudeau a donnée de la *Méthode de direction spirituelle.* J. Marchal.

97. ŒUVRES DE J.-L. DE GUEZ, *sieur* **DE BALZAC,** *conseiller du roi en ses conseils, l'un des premiers académiciens, publiées sur les anciennes éditions,* par M. L. Moreau. — 2 volumes in-12 de XL-554 et 550 pages (1854), chez Jacques Lecoffre et Cie; — prix : 6 fr.

Dans son *Dictionnaire historique*, à l'article *Balzac*, Bayle a écrit ces paroles : « Il y a beaucoup d'apparence que les siècles à venir lui » feront raison du décri où quelques critiques ont tenu ses produc- » tions pendant bien longtemps. » Bayle aurait-il été prophète? On le

nombre au premier chef, qui entraînent avec elles une foule de pensées, de comparaisons, d'images, sur lesquelles il nous paraît meilleur de ne point fixer les imaginations inexpérimentées encore et trop impressionnables. Pour les religieuses, les ecclésiastiques, les séminaristes, c'est autre chose: la *Virginité* sera un excellent manuel, et à ce titre nous le recommandons. Il se lit d'ailleurs avec un très-grand charme, d'un bout à l'autre.

OUVRAGES

Condamnés et défendus par la S. Congrégation de l'Index.

La S. Congrégation de l'Index, par deux décrets en date, l'un du 7 avril, l'autre du 12 juin dernier, a condamné les ouvrages suivants :

DÉCRET DU 7 AVRIL.

Traité théorico-pratique de magnétisme animal considéré sous le point de vue physiologique et psychologique, avec notes explicatives et un appendice. — *Jusqu'à ce qu'il ait été corrigé.* (Cet ouvrage est écrit en italien.)

Histoire d'Italie depuis 1815 *jusqu'à* 1850, par Joseph LA FARINA. (En italien.)

Lettres de Pierre GIORDANI, publiées par Antoine GUSSALI, auteur de la *Vie de P. Giordani*, placée en tête de l'ouvrage. — *Jusqu'à ce qu'il ait été corrigé.* (En italien.)

Les Pouvoirs constitutifs de l'Église, par BORDAS-DUMOULIN.

Philalète, ou la *Religion de la bonne foi*, par F.-D. MUNIER.

Histoire des Papes, par A. BIANCHI-GIOVINI, Capolago et Turin. — *Ouvrage condamné au premier chef, conformément à la* 2e *règle de l'Index.*

Mariologie dogmatique, ou *Exposition systématique de toute la doctrine concernant la bienheureuse Vierge. Essai*, par M. H. OSWALD. (En allemand.) Décret du 6 décembre 1855. L'auteur a fait sa soumission d'une manière digne d'éloge, et a réprouvé son livre.

Explication des mystères principaux de la foi catholique, par le R. P. COLLU, prêtre de l'Ordre de Saint-Jean-de-Dieu. Cagliari, 1853. Décret du 28 novembre 1855. L'auteur a fait sa soumission d'une manière digne d'éloge, et a réprouvé son livre.

DÉCRET DU 12 JUIN.

Communications des bienheureux Esprits, en l'an 1855, par les mains de Marie Kahlhommer, en commerce secret avec les choses que le saint archange Raphaël a communiquées par la bouche de Crescence Wolff. — Éditeur, Joseph Friederich. (En allemand.)

Communications du saint archange Raphaël, en l'an 1854, par la bouche de Crescence Wolff, en commerce secret avec les choses que les bienheureux Esprits ont communiquées par les mains de Marie Kahlhommer. — Éditeur, Jean Schweycart. (En allemand.)

Principes de l'Economie politique, avec quelques-unes de leurs applications à la philosophie sociale, par Jean Stuart MILL. (En anglais.)

La vraie doctrine de la sainte Eglise catholique sur le salut des hommes, suivie d'un appendice sur le sort des enfants morts dans le péché originel, par M. l'abbé L.-H. CARON. — L'auteur a fait sa soumission d'une manière digne d'éloge, et a réprouvé son ouvrage.

Dictionnaire de l'économie politique, contenant l'exposition des principes de la science, l'opinion des écrivains qui ont le plus contribué à sa fondation et à son progrès.

La Bibliographie générale de l'économie politique, etc., publiée sous la direction de MM. Ch. COQUELIN et GUILLAUMIN. — Jusqu'à ce qu'il soit corrigé.

Histoire des peuples de l'antiquité, destinée aux premières Etudes historiques, par M. LEBAS, membre de l'Institut de Paris.

Etudes sur l'histoire de l'humanité, par F. LAURENT, professeur à l'Université de Gand.

Journal de Jean BUCHARDI : 1re *partie, ayant trait au pontificat d'Innocent VIII; 2e partie, embrassant l'époque d'Alexandre III;* édité par Achille Gennarelli. (En latin.)

Rome impie, ou *le Paganisme et le Voltairianisme professés par les Papes et les Évêques un siècle avant la Réforme protestante, et prêchés en chaire dans toute l'Italie, dans les* XVIe *et* XVIIe *siècles. Dissertation critique, fondée sur des témoignages historiques et des documents tirés du Vatican*, par l'abbé Jacques LEONÉ. — Turin, 1856. — Ouvrage condamné par la 2e règle de l'Index.

La Revue des Bibliothèques paroissiales de la province ecclésiastique d'Avignon signale avec raison, dans son dernier numéro (15 octobre 1856),

un abus contre lequel on ne saurait trop s'élever. Il s'agit d'un quart de feuille (4 pages), portant l'estampille de la commission du colportage, et destiné, dans l'esprit de ceux qui l'ont édité et qui le propagent, à calmer les frayeurs des gens de la campagne. A les en croire, en effet, il suffit de porter sur soi ce talisman merveilleux pour ne point mourir de mort subite ou sans confession, pour ne point être attaqué de la peste, pour ne point périr par le feu, pour ne point être accusé faussement, pour être délivré du démon si on en est possédé, et enfin pour être assuré de voir Notre-Dame-de-Bon-Secours trois heures avant sa mort!!! « Cette panacée sans égale, dit le rédacteur de la *Revue* qui nous fournit ces renseignements, est un composé de trois oraisons dont la première porte pour » titre, au-dessous d'une langoureuse image de la religion tenant la croix » et la Bible : *Oraison au Saint-Sépulcre de Jésus-Christ, en l'honneur de* » *Dieu et au salut de nos âmes*. Une oraison en l'honneur de Dieu et *au salut* de nos âmes, c'est d'un joli français, digne, au reste, de la phrase » qui termine l'invocation : *Priez pour nous votre cher Fils*, A NOS POUVOIRS, *qu'il daigne nous pardonner nos péchés*. Il est vrai que ce langage » quelque peu arabe ne s'accorde pas mal avec l'origine étrange de ces » trois oraisons, dont deux sont appelées des *lettres*, et qui ont été trouvées, dit-on, au saint Sépulcre de Jésus-Christ, par un prêtre, après » avoir dit la sainte Messe, enveloppée (la lettre) dans un linge, chose » merveilleuse et étonnante! — Laissons le merveilleux du style de la » chose, mais gémissons de voir ces niaiseries colportées sous le manteau » usurpé de la religion. Le mal n'est pas dans la bonhomie et la crédulité » qui les accueillent : il est dans le crédit qu'elles donnent à des idées » fausses, il est surtout dans le discrédit qu'elles font rejaillir sur les enseignements de la foi. Qu'une de ces feuilles s'égare dans un sale cabaret de village, au milieu des gros rires de paysans avinés; qu'elle tombe » dans l'estaminet bourgeois où le frais échappé de collége fait avec les » lions du pays des carambolages de quolibets, que dira-t-on? On dira : » Voilà les bêtises qu'enseignent les curés! On dira plus encore, et si, un » jour, la feuille au miracle se compromet dans les officines empestées des » mauvais journaux, les docteurs de l'impiété se frotteront les mains; » nous entendrons le *Siècle* huer une fois de plus les tromperies cléricales, et, comme il le fit il y a quelques mois, précisément à propos » d'une prière colportée, faire remonter jusqu'aux évêques et aux cardinaux la responsabilité d'une chose dans laquelle ni les cardinaux, ni les » évêques, ni les prêtres ne sont pour rien. C'est pour cela que nous avons » cru devoir protester contre la propagation de prétendus actes de dévotion que la religion n'approuve pas. C'est pour cela aussi que nous engageons l'éditeur complaisant à ne plus prêter ses presses à de pareilles balivernes, et à obéir lui-même à la défense formulée au bas de » la feuille : *Toute reproduction est interdite.* »

VARIÉTÉS.

Les Anglais sont, comme on le sait, grands amateurs de livres. C'est le fameux Dibdin qui, de 1810 à 1820, introduisit la coutume d'*illustrer* les livres, non pas cette illustration ordinaire et banale qui est le fait de l'éditeur, mais une *illustration* beaucoup plus compliquée et dépendant uniquement de l'acheteur. Certains exemplaires de son *Décaméron bibliographique* sont un modèle en ce genre. Or, on croyait que ce procédé, tombé en défaveur après avoir longtemps obtenu la vogue, ne devait plus avoir aucun succès : le *Chamber's Journal*, dans un curieux article *sur la reliure en Angleterre*, nous apprend qu'il est remis en usage. — En ce moment on l'applique surtout à l'*Histoire d'Angleterre*, par M. Macaulay. A la fin de ce siècle, les volumes du célèbre historien ainsi décorés se vendront à des prix énormes. Voici en quoi consiste ce procédé :

Il faut d'abord se procurer deux exemplaires de l'ouvrage. On coupe le 1er feuillet de l'exemplaire nº 1, et on l'applique sur une grande feuille de papier très-fin, avec des marges fort larges; mais, de cette façon, le *verso* du feuillet est perdu : c'est pour cela qu'on a besoin d'un deuxième exemplaire. On prend des feuilles in-folio, parce que le format de M. Macaulay ne permettrait pas l'insertion de gravures tant soit peu longues ou larges. C'est ici que commence la tâche la plus difficile. Pour *illustrer* un volume, il faut se procurer un portrait gravé de tous les personnages qui y sont mentionnés. Si M. Macaulay raconte une bataille, s'il parle d'une entrevue, s'il fait le récit d'une fête, il faut se procurer par tous les moyens possibles (*per fas et nefas*) une gravure de tous ces événements et l'insérer en son lieu et place.

Un exemple entre mille. M. Macaulay (1re part., 1er vol.), dans une seule demi-page, cite, à propos de l'éloquence de la chaire en Angleterre, les noms de 22 grands dignitaires ecclésiastiques, mentionne 12 églises, 2 universités et 3 cathédrales. Voilà donc déjà 39 gravures nécessaires pour 15 ou 20 lignes d'impression. Ajoutez à cela des vues, des devises, des armoiries et même des autographes. Les 4 tomes de M. Macaulay formeront de cette façon plus de 100 volumes.

Cette *illustromanie* paraît être poussée encore plus loin que du temps de Dibdin, lorsque lord Spencer consacra 150 guinées (3,632 fr. 50 c.) pour illustrer son exemplaire du *Décaméron*, et que sir George Freeling, non content de faire 10 volumes avec 3, y joignit encore 2 volumes de supplément pour les autographes, dessins, etc., et un atlas de grandes planches.

Cependant, on ne dit pas que les bibliomanes actuels d'Angleterre aient imité Dibdin, qui, ayant terminé son *Décaméron bibliographique*, mis en vente au prix de 375 francs (grand papier), invita douze de ses amis, zélés bibliophiles comme lui. « Il fit alors apporter un grand vase rempli de formes sur lesquelles avaient été exécutées les vignettes en bois impri-

Évidemment né de l'incrédulité ou de l'indifférentisme, ce système, autrefois inconnu, a été repoussé, même de nos jours, non-seulement par les catholiques dont les croyances positives ne sauraient se plier à ces ménagements exclusifs de toute vraie conviction, mais aussi par les protestants qui conservent encore quelque apparence de symbole. C'est ainsi qu'il n'a jamais pu s'établir au sein de l'anglicanisme qui, plus que toutes les autres sectes séparées, possède un ensemble de doctrines et de pratiques religieuses. — M. le chanoine de Haerne l'étudie en Belgique, en France, en Angleterre, en Suisse, en Prusse, en Allemagne, en un mot, partout, et partout il le trouve condamné par les croyants, partout il en constate les dangers. Ces dangers sont multiples et ne se montrent pas moins redoutables dans le domaine social, littéraire ou politique, que dans le domaine religieux. Au point de vue religieux, les autorités les plus imposantes et les plus sacrées s'accordent à dire que le système mixte, c'est l'indifférentisme au degré inférieur, le rationalisme au degré supérieur, le paganisme littéraire et l'oubli des devoirs religieux au degré secondaire. Au point de vue social, la statistique démontre que les établissements d'instruction séparés d'après les cultes sont les plus prospères, et que les pays les plus avancés, sous le rapport de l'instruction populaire, sont ceux qui ont le moins de *mixture* dans leur système d'éducation. Au point de vue littéraire, le système mixte, exclusif de la religion dans l'enseignement, empêche de comprendre les littératures, qui toutes s'en sont plus ou moins inspirées, et conduit à un paganisme pratique, fruit naturel de l'enseignement des auteurs païens, donné en dehors des influences chrétiennes. Enfin, au point de vue politique, il place les minorités au-dessus des majorités, blesse le plus souvent les unes et les autres par sa neutralité prétendue, répand dans tous les cœurs la discorde et la haine, met en révolte contre les gouvernements, quelquefois même contre les institutions. A tous ces maux, conclut M. le chanoine de Haerne, il ne serait qu'un remède efficace : l'introduction franche du catholicisme dans l'éducation ; et en attendant l'union des esprits et des cœurs dans la même foi, c'est d'abord le respect de la religion, ensuite la liberté, qui permet à chaque culte d'ouvrir des écoles en harmonie avec ses croyances. Cette conclusion est aussi la nôtre.

209. EXPOSITION DE LA DOCTRINE *de l'Eglise catholique sur les matières de controverse,* par BOSSUET. — *Nouvelle édition, augmentée des variantes des exemplaires d'essai appelés* Edition des amis, *des variantes*

des éditions données au public, et d'une Préface nouvelle, par M. Alex. DE SAINT-ALBIN. — 1 volume in-12 de XXXVIII-272 pages (1857), chez Ambroise Bray; — prix : 2 fr. 50 c.

210. **EXPOSITION DE LA DOCTRINE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE** *sur les matières de controverse*, par BOSSUET. — Nouvelle édition, 1 volume in-18 de 244 pages (1856), chez les mêmes éditeurs; — prix : 80 c.

Qui ne connaît l'origine et la fortune merveilleuse de cet admirable petit livre, si semblable, par ses humbles commencements et les incroyables bénédictions qu'il reçut du ciel, au grain de sénevé de l'Évangile ? Composé d'abord pour le bien d'une seule âme, pour ramener à la vraie foi le marquis de Courcillon, depuis abbé de Dangeau, il gagne aussi Turenne, et Turenne, voulant en étendre les conquêtes, force Bossuet à le lancer dans le monde, où chacun de ses pas est marqué par une nouvelle victoire : c'est le comte de Lorges, c'est Mlle de Duras, c'est Mlle de Peray, c'est lord Perth, c'est lord Lovat, et cent autres, qu'il réconcilie avec la doctrine catholique, si bien qu'il semble se transformer en une sorte de traité de paix proposé par l'Église aux protestants, et que ceux-ci s'empressent de signer. Un tel succès alarme les ministres de l'erreur. Impuissants à en détruire la trame solide, ils cherchent à le discréditer indirectement dans l'estime publique, tantôt en le présentant comme une transaction honteuse et lâche, où l'auteur aurait sacrifié l'enseignement catholique, tantôt en accusant Bossuet d'avoir varié sur la doctrine dans les éditions successives de son livre, ce qui était faire passer l'auteur pour un homme sans convictions arrêtées, et le livre pour une œuvre sans consistance. — Lorsqu'il publia la seconde édition de l'*Exposition* et l'Avertissement qui la précède, Bossuet répondit au premier chef en mettant sous les yeux du public les lettres approbatives qu'il avait reçues en grand nombre de France et de Rome, et, par-dessus tout, le bref du Souverain Pontife Innocent XI, qui témoignait si hautement que la doctrine de l'*Exposition*, loin de lui être particulière, était la doctrine même de l'Église. Quant aux *variations de M. de Meaux*, que l'hérésie voulait opposer aux *variations des Églises protestantes*, voici le fait. Bossuet hésitait encore à publier son *Exposition*, lorsque « son libraire proposa d'en tirer, par manière » d'essai, dix ou douze exemplaires, qui seraient plus tôt faits et plus » aisés à lire que des copies à la main (Le Dieu). » Ces exemplaires furent adressés à quelques prélats, qui, après une lecture attentive, les renvoyèrent à Bossuet en le conjurant de publier son livre. C'est là

ce que le protestantisme, par un incroyable abus de langage, appelle une *édition supprimée*, et ce que les bibliographes connaissent sous le nom d'*édition des amis*. Trois des douze exemplaires ont été conservés : le plus précieux est à la Bibliothèque du Louvre. Il est enrichi sur les marges de quelques notes manuscrites de Bossuet, qui forment toutes les prétendues corrections ou variations dont on a fait tant de bruit. Du reste, les voici toutes ici, avec toutes les variantes des éditions données au public. Et comme, d'un autre côté, M. de Saint-Albin a joint à son édition les Avertissements et les lettres de Bossuet relatifs à ces débats, les approbations accordées à son œuvre, nous trouvons dans ce petit volume, outre le récit des faits contenus dans son intéressante préface, toutes les pièces du procès de *variation* et d'*altération* de l'enseignement catholique intenté au grand Évêque. — En même temps M. de Saint-Albin a donné une autre édition sans préface et sans variantes, à l'usage de ceux qui n'aiment pas les contestations et les débats. — Puisse, en se multipliant par ces éditions si soignées et si dignes d'éloge, l'admirable livre produire encore parmi nos frères séparés les fruits de salut qu'il produisit à sa naissance !

211. **HISTOIRE DU ROI JEAN SOBIESKI** *et du royaume de Pologne*, par M. N.-A. de Salvandy, de l'Académie française. — 5e édition, revue et augmentée; 2 volumes in-12 de xxxvi-496 et 468 pages (1855), chez Didier; — prix : 7 fr.

Ce livre parut pour la première fois en 1827. L'accueil qu'on lui fit alors, quatre éditions postérieures, témoignent assez de son succès, et ici le succès est en accord parfait avec le mérite. Aussi l'auteur l'a-t-il toujours revu avec amour, comme son principal titre littéraire, comme celui de tous ses ouvrages dont la destinée semble devoir être le plus durable. — Nous dirons peu de chose des jugements de la critique à sa première apparition. A quoi bon parler, par exemple, des problèmes contradictoires que renferme le vieux passé de la Pologne ? L'obscurité de ces temps primitifs, favorable à l'éclosion des systèmes, en rend en même temps la solution à peu près impossible. Nos habitudes nous interdisent encore d'insister beaucoup sur les questions politiques que soulèvent toujours de semblables compositions. En 1827 surtout, c'était là ce que l'on cherchait d'abord dans les écrits des hommes qui avaient été mêlés aux affaires de leur pays. Alors M. de Villèle était à la tête du gouvernement. Pour se venger de sa disgrâce, Châteaubriand venait de se

jeter dans sa fatale opposition. Le monde politique, le monde monarchique lui-même, était divisé en deux camps. Absolutisme, libéralisme, tels étaient les drapeaux opposés sous lesquels chacun s'enrôlait. Tout ouvrage était une machine de guerre que chacun cherchait à tirer à soi et à tourner contre l'ennemi. Ne nous étonnons donc pas que les uns aient accusé ce livre de servir la cause de l'absolutisme, les autres de faire l'apologie de l'anarchie de la Pologne. Ceux-ci, répondait l'auteur, n'ont pas lu mon livre, et ceux-là ne me connaissent pas. Réponse assez solide à des reproches contradictoires qu'explique l'esprit du temps, qui s'expliqueraient encore peut-être par l'incertitude de l'esprit de l'auteur, placé entre ses sympathies libérales et leur condamnation dans l'histoire de la Pologne. — Cette histoire, en effet, est peu favorable au libéralisme, et ce qui en ressort, c'est sans doute « la nécessité de la justice dans le pouvoir ; » mais surtout « la nécessité pour les peuples du pouvoir autant et » plus que de la liberté (p. XXIV). » — D'après cela, on pense bien que nous n'adoptons pas toutes les idées de l'auteur sur la liberté politique en général, et en particulier sur la liberté de conscience. Nous n'en aimons pas moins ce beau livre, écrit avec un merveilleux talent, quoique en un style quelquefois un peu trop solennel. M. de Salvandy a su lui donner tout l'intérêt et tout l'entraînement d'une épopée ou d'un drame. Si tel il était il y a trente ans, que sera-ce aujourd'hui que la Pologne n'est plus seulement un grand spectacle dans le passé, mais le problème du présent et de l'avenir ? Que d'allusions aux événements contemporains naissent à chaque instant dans ces pages où l'histoire d'hier semble l'histoire d'aujourd'hui, où les intérêts défendus par la vaillante épée de Sobieski ressemblent si fort aux intérêts que défendait naguère l'épée victorieuse de la France ! Ces allusions, qui forment l'intérêt *actuel* de l'ouvrage, l'auteur ne les a pas négligées dans cette édition nouvelle ; il les a mises, au contraire, dans un plus grand jour ; et tout en améliorant son œuvre au point de vue historique et littéraire, il a cherché à exciter la curiosité et à répondre aux préoccupations du moment.

Nous parlions tout à l'heure d'épopée, et ce mot était dit avec intention, car il résume fidèlement notre impression et notre pensée. Depuis les croisades extérieures ou intérieures, depuis le Cid, Godefroy de Bouillon ou saint Louis, les seules annales épiques sont celles de la Pologne, le seul héros à taille épique est Jean Sobieski. Louis XIV est plus grand roi, Sobieski plus grand homme ; Napo-

craignons qu'on ne voie dans ce jugement un peu sévère une condamnation plutôt que le regret de ne pouvoir louer davantage. Pour nous rassurer, nous avons besoin de protester de notre sincère estime pour ce docte travail, et de le recommander vivement à tous les amateurs des lectures sérieuses. U. MAYNARD.

213. MÉLANGES RELIGIEUX, *philosophiques, politiques et littéraires,* de J. BALMÈS, *traduits de l'espagnol, avec une introduction*, par M. J. BAREILLE. — 3 volumes in-8° ou in-12 de LX-396, 410 et 424 pages (1854), chez Louis Vivès; — prix : 15 fr. in-8°, et 10 fr. in-12.

On est avide de connaître tout ce qui est sorti de la plume d'un illustre écrivain. On cède en cela à un besoin plus sérieux qu'un intérêt de simple curiosité. C'est, en effet, l'épreuve du génie. *Ex ungue leonem.* Les hommes de premier ordre grandissent au sortir de cette épreuve ; les hommes d'un mérite secondaire ne la subissent jamais sans y perdre. Les *Lettres et Opuscules* de Joseph de Maistre ont ajouté à son auréole déjà si riche un nouveau rayon, et le plus doux : nous savons maintenant que cette grande âme fut aimante autant qu'elle était vaste, et que le génie ne fut pas seulement l'attribut de son intelligence, mais aussi de son cœur. La gloire de Balmès recueillera-t-elle un avantage analogue de la publication de ces *Mélanges* ? Nous le croyions avant de les lire, nous le désirions, nous l'eussions voulu : il nous est donc pénible d'avouer que notre attente a été trompée et notre espoir déçu. La déception a même été considérable. Ce que l'on connaissait auparavant en France de l'illustre prêtre de la Catalogne lui avait conquis un rang incomparablement plus élevé que la place assez obscure que lui auraient assignée ces *Mélanges*. Balmès était de cette famille d'esprits dont l'influence est dans la région des idées abstraites plutôt que dans le monde de la réalité. Ici, ce regard que nous avons vu si pénétrant et si sûr en métaphysique et dans la philosophie de l'histoire, se trouble et ne semble plus qu'entrevoir, même à une faible distance. On dirait que Balmès aurait senti son infériorité sous ce rapport, tant il se tourmente et s'épuise pour formuler les lois qui régissent les événements et les peuples contemporains, et pour présager, d'après le présent, les choses de l'avenir ; car, au fond, c'est la politique qui est l'âme de ces *Mélanges*. Là même où Balmès aurait pu prendre son essor et déployer ses ailes, dans les choses qui lui eussent permis d'exposer une théorie pure, on sent qu'il est sous le poids de quel-

que faix dont il s'est chargé et qui l'écrase. Faudrait-il donc ranger l'éminent philosophe parmi les hommes, trop nombreux en ce siècle, qui, follement épris de la politique, la Circé moderne, ont plus ou moins trahi leur destinée? Parce que trois des plus grands défenseurs du christianisme ont, de nos jours, publié de magnifiques études sur la constitution des sociétés et sur la nature du pouvoir, il ne faudrait pas croire que l'apologie de la religion serait inefficace ou incomplète sans des travaux de ce genre. Certes, s'il est un exemple contagieux, c'est bien celui que donnent des hommes comme Joseph de Maistre, de Bonald, et même Lamennais sous un certain rapport; mais il faudrait longtemps méditer sa vocation, réfléchir à ses aptitudes et mesurer son génie, avant de marcher sur ces traces d'autant plus périlleuses qu'elles sont plus éclatantes. Nous n'avons aucunement l'intention de blâmer Balmès de s'être fait une tribune de la publicité, afin d'éclairer sa patrie de ses conseils et de ses lumières, de propager parmi ses concitoyens les idées saines et éprouvées, émises et réalisées chez les autres nations; nous disons seulement que son talent n'était pas dans son domaine en ce genre de publicité; qu'il n'avait pas à un degré éminent le génie de la politique ni des études sociales; et que lui, qui sut être grand et hors ligne en d'autres travaux, n'est qu'ordinaire dans les écrits que l'on a recueillis et que l'on publie sous le titre de *Mélanges*. Quand on possède le talent de Balmès, on est tenu de n'être point ordinaire ou médiocre. Or, sur les douze cents pages que contiennent ces trois volumes, c'est à peine si l'on rencontre une douzaine de fragments qui sortent de la ligne commune, et que n'eût pu écrire un journaliste d'un certain talent et consciencieux. Il est possible que ce jugement paraisse sévère et rigoureux; mais l'obligation que nous avons de le porter est seule sévère et rigoureuse. L'abbé Balmès a trop bien défendu la vérité, pour que nous puissions élever au même rang que les autres, les travaux où il est faible et où il sommeille, et ne point faire la part de l'infirmité humaine. — Il est à croire que les articles qui composent les *Mélanges* de Balmès durent l'effet qu'ils produisirent sur les Espagnols à la nouveauté des questions traitées, à l'actualité de ces questions, et à la forme, encore neuve pour ce peuple, dont l'écrivain les avait revêtues. Mais, ni dans le fond ni dans la forme, il n'y a là rien de neuf pour nous Français. L'influence de nos grands écrivains catholiques est singulièrement visible sur l'esprit de Balmès. Comme le dit M. Bareille, le

philosophe catalan est surtout redevable à nos philosophes chrétiens de Maistre, de Bonald, Lamennais. Or, voici le jugement porté par Balmès lui-même sur l'imitation dans les œuvres de l'esprit : « Il y a » dans l'originalité quelque chose de si brillant et de si flatteur, que, » d'une certaine façon, elle constitue par elle-même un mérite réel. » Lisez l'œuvre la plus belle que vous puissiez imaginer, une œuvre » où brillent en même temps le talent, l'imagination et la sensibilité, » si néanmoins, à travers le coloris dont l'habileté de l'écrivain a su » voiler son modèle, vous parvenez à découvrir que ce n'est pas dans » son esprit que la pensée de l'œuvre a d'abord germé, c'en est » fait à vos yeux de sa plus belle gloire ; il pourra bien mériter » votre estime, jamais votre admiration ; vous le lirez peut-être » avec plaisir, jamais avec enthousiasme (t. III, p. 103). » — Quant au style, autant que nous pouvons en juger à travers une traduction, Balmès n'a pas, dans ces *Mélanges*, ce qui fait la plus grande force de l'écrivain, sa force vive, qui est la personnalité. C'est un style qui s'ajuste, qui s'arrange, qui se combine, et n'est pas assez pur de l'emphase, nous allions dire de l'enflure espagnole. Ce n'est pas là le vrai style, le style simple, fils de l'âme, pour parler comme l'hébreu.

Cependant, si la gloire de Balmès n'a rien à gagner à la publication de ces *Mélanges*, il ne faut pas en conclure que ces travaux soient sans aucun intérêt. Il y a d'abord l'intérêt d'une connaissance plus intime avec l'un des hommes les distingués de l'Espagne contemporaine ; il y a ensuite l'intérêt de la lutte ingrate soutenue par un esprit supérieur contre une matière assez rebelle à son génie ; il y a enfin l'intérêt des jugements portés par une intelligence remarquable sur beaucoup de choses contemporaines, sur les principales nations de l'Europe, et en particulier sur l'état actuel et futur possible de l'Espagne. — Le troisième volume présente peut-être un peu plus de fermeté que les deux autres. Les principales questions traitées dans ces *Mélanges* ont pour objet la situation de l'Espagne, ses alliances, la force du pouvoir et la monarchie, la situation du clergé espagnol, la population, l'avenir des communautés religieuses en Espagne, le socialisme. Il y a de temps à autre des fragments poétiques, à l'égard desquels l'éditeur aurait pu se rappeler le devoir du critique : *Ambitiosa recidet ornamenta.* Passe encore, cependant. Mais, nous l'avouons, l'insertion de deux fragments informes de *Nouvelles*, dont l'esprit ne peut absolument rien reconstruire, ne semble aucunement

motivée. Il n'est pas croyable que l'auteur ait attaché quelqu'importance à ces ébauches. La lettre la plus insignifiante de Balmès intéresserait bien davantage.

Nous ne discuterons pas les idées ni les opinions de Balmès exposées dans ces volumes. Ce ne sont pas toujours les nôtres; mais, comme elles peuvent être soutenues, il ne nous appartient pas de les juger. Nous devons seulement dire que le travail relatif à la population est composé à un point de vue trop naturaliste. A cet égard, il nous semble fort malaisé de saisir la vérité, si l'on fait abstraction du point de vue surnaturel. Nous avons aussi été surpris d'entendre Balmès faire un excessif éloge de Cervantes (t. III, p. 167).

La traduction de M. Bareille nous a paru fidèle, peut-être même est-elle un peu servile. Le style des *Mélanges* imposait-il vraiment cette exactitude scrupuleuse? Toujours est-il que la phrase gagnerait à perdre la langueur méridionale, et à prendre quelque chose de la rapide agilité du français. — Nous n'aimons pas que l'on transforme *Noël* Alexandre en *Natal* Alexandre. — Le traducteur a fait précéder les *Mélanges* d'une introduction qui, après une vingtaine de pages assez vagues, présente un intérêt réel. C'est une Notice sur la vie et les ouvrages de Balmès.

Sans blâmer la publication de ces trois volumes, et sans y applaudir, nous avouons que Balmès nous plaisait mieux d'après l'idée que nous avaient donnée de lui ses autres ouvrages. Il est des illusions que l'on regrette. C.-M. André.

214. L'OISEAU, par M. Michelet. — 1 volume in-12 de LX-330 pages (1856), chez L. Hachette et Cie; — prix : 3 fr. 50 cent.

Il y a bien longtemps que la science observe les animaux, bien longtemps aussi que la philosophie et l'art, leur prêtant nos idées et nos passions, les transforment en personnages allégoriques destinés à faire la leçon aux hommes, car la fable est de tous les siècles et de tous les peuples. Quel est le principe de leurs mouvements et de leur vie? Sera-ce une âme, un instinct, une organisation toute matérielle, mais savamment combinée? Grand problème qu'ont rendu immortel parmi nous Descartes et La Fontaine! La Fontaine! voilà l'avocat et l'ami des animaux, l'homme qui a le plus vécu de leur vie et qui, dans ce commerce intime qu'il avait avec eux, a le plus rapproché la nature animale de la nature humaine! Rapprochement merveilleux, qui va quelquefois, dirait-on, jusqu'à confondre! qui

Histoire *de N. S. Jésus-Christ, textuellement tirée des quatre Evangélistes, ou Pandectes évangéliques,* par le P. Simon DE CORROY, religieux célestin; *trad. sur l'édit. latine de* 1555 (Lyon, Sébastien Gryph) par UN AUMONIER. — 1 vol. in-12 de 320 pages plus 9 gravures, chez J. Casterman et fils, à Tournai, et chez Jacques Lecoffre et Cie, à Paris; — prix : 2 fr. 50 c.

Histoire du *Congrès de Paris,* par M. Edouard GOURDON; *avec une introduction* par M. J. COHEN. — 1 vol. in-8° de 568 pages, à la Librairie nouvelle; — prix : 5 fr.

L'introduction indique les origines de la question d'Orient, et raconte sommairement les faits de guerre et les négociations jusqu'à la prise de Sébastopol. — On a placé en tête du volume, conformément à l'ancien usage adopté pour les livres qui traitent de matières diplomatiques, les actes ou *instruments* résultant des négociations, et qui en sont l'expression finale.

Homélies (Nouvelles) *sur les Femmes de l'Évangile,* par le P. VENTURA DE RAULICA; *contenant* : 1° *Les trois morts ressuscités*; 2° *Jésus chez Marthe et Madeleine*; 3° *Marie Salomé*; 4° *les Parents du Seigneur.* — 1 vol. in-8° de 292 pages plus un tableau généalogique du Sauveur divin; — chez Vaton; — prix : 4 fr.

Suite et complément des Homélies dont nous avons examiné la 1re édition en 1854 (tome XIII, p. 524), et dont la 2e édition est annoncée plus haut.

Jour (le) de la colère, ou *la Main de Dieu sur un empire, visions prophétiques d'un voyant de Juda, publiées* par M. l'abbé A. FATACIOLI. — 1 vol. in-12 de XII-234 pages, chez Garnier frères; — prix : 3 fr.

Jours (Les grands) *de l'Église apostolique, considérés relativement à l'époque actuelle; Conférences* par M. J.-P. TROTTÉ. — 1 vol. in-8° de 268 pages, chez Meyrueis.

Protestant.

Médecin (le) *des salles d'asile,* ou *Manuel d'hygiène et d'éducation physique de l'enfance, destiné aux médecins et aux directeurs de ces établissements, et pouvant servir aux mères de famille,* par M. le docteur L. CERISE. — 2e édition, revue et corrigée, 1 vol. in-8° de 208 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.

Méditations *sur l'Évangile,* par BOSSUET; *revues sur les manuscrits originaux et les éditions les plus correctes, et enrichies de magnifiques gravures anglaises, d'après Raphaël, Rubens, Poussin, Rembrandt, Carrache, Léonard de Vinci,* etc. — 1 vol. grand in-8° de 576 pages plus 14 gravures, chez Garnier frères; — prix : 18 fr.

Méthode d'instruction *pour ramener les protestants à l'Eglise romaine et confirmer les catholiques dans leur croyance, divisée en douze entretiens,* par M. DE LA FOREST, custode-curé de Sainte-Croix de Lyon, docteur de la Faculté de théologie de Paris, etc. — *Nouvelle édition, suivie de la* Profession de Foi *en quatre langues.* — 1 vol. in-12 de VIII-384 pages, chez J. Casterman et fils, à Tournai, et chez Jacques Lecoffre et Cie, à Paris; — prix : 1 fr. 60 c.

Mot (un) *du cœur aux militaires,* par M. Victor MARCHAL. — In-12 de 48 pages, chez Périsse frères, à Lyon et à Paris; — prix : 25 c.

Œuvres philosophiques *de* BOSSUET, *comprenant le* Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même, *le* Traité du libre arbitre, *la* Logique, *et le* Traité des causes, *et publiées, avec une introduction et des notes,* par M. L. DE LENS, inspecteur d'Académie. — 1 vol. in-12 de 496 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.

Panégyriques *de la sainte Vierge et des saints, par les Pères de l'Eglise, publiés* par M. l'abbé C. POUSSIN, prêtre du diocèse de Reims, etc. — 1 vol. in-12 de 468 pages, chez Jacques Lecoffre et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.

Complément des *Homélies des Pères de l'Eglise sur les Épîtres et les Évangiles du dimanche,* dont nous parlerons très-prochainement.

Paroissien (le) *éclairé et sanctifié par les indulgences,* par M. l'abbé L. PERROT, archiprêtre de la cathédrale d'Autun. — 1 vol. in-32 de XII-452 pages, chez Michel Dejussieu, à Autun, et chez Lhuillier, à Paris; — prix : 1 fr. 25 c.

Recueil *des monuments inédits de l'histoire du tiers-état.* — 1re série. — *Chartes, coutumes, actes municipaux, statuts des corporations d'arts et métiers, des villes et communes de France.* — *Région du Nord.* — Tome 3e, *contenant les pièces relatives à l'histoire municipale de la ville d'Amiens, depuis le* XVIIe *siècle jusqu'en* 1789, *et à celles des villes, bourgs et villages de l'Amiénois,* par M. Augustin THIERRY, membre de l'Institut. — 1 vol. in-4° de 732 pages, chez Firmin Didot frères et fils; — prix : 12 fr.

Collection de documents inédits sur l'histoire de France, publiés par les soins du Ministre de l'Instruction publique. — Le vol. suivant contiendra les actes municipaux d'Abbeville; puis viendront ceux des villes, bourgs et villages du Ponthieu. — M. Augustin Thierry a eu pour collaborateurs dans ce travail MM. Félix Bourquelot et Charles Louandre.

Travail (le). *Loi de la vie et de l'éducation,* par le P. FÉLIX, de la Compagnie de Jésus, prédicateur des Conférences de Notre-Dame. — In-18 de 72 pages, chez Dillet; — prix : 60 c.

J. DUPLESSY.

TABLES.

I.

TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA *Bibliographie Catholique*, A L'ŒUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX.

II.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES EXAMINÉS.

On conçoit sans peine que le classement des livres tel que nous le donnons dans la Table suivante ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir à plusieurs classes de lecteurs. Par la classification que nous employons, nous voulons surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse; mais on conçoit, par exemple, qu'un livre *de piété ou d'instruction religieuse* conviendra à beaucoup de lecteurs à la fois.

Explication des signes employés dans cette Table, et qui précèdent les titres des ouvrages.

N° 1. Indique les ouvrages qui conviennent aux ENFANTS.
2. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'une INSTRUCTION ORDINAIRE, tels que les artisans et les habitants des campagnes.
3. — les ouvrages qui conviennent aux JEUNES GENS et aux JEUNES PERSONNES. — Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un livre convient plus particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.
4. — — aux personnes d'un AGE MUR, aux PÈRES et aux MÈRES de famille, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.
5. — — aux PERSONNES INSTRUITES, *qui aiment les lectures graves et solides.*
6. — les ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE OU PHILOSOPHIQUE.
*. — les ouvrages d'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUES et de PIÉTÉ.
†. — les ouvrages qui conviennent particulièrement aux ECCLÉSIASTIQUES.
A. — les ouvrages qui conviennent à TOUS LES LECTEURS.
Y. — *les livres absolument* MAUVAIS.
M. — les ouvrages MÉDIOCRES, même dans leur spécialité.
R. *Placée toujours après un chiffre,* cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant, à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec *réserve.*
Y. *Placée après un chiffre,* cette lettre indique un livre *dangereux* pour le plus grand nombre de lecteurs de la *classe spécifiée,* et qui ne peut être *lu que par quelques-uns*, et pour des *raisons exceptionnelles.*

NOTA. Un petit trait [—] placé entre deux chiffres, indique que l'ouvrage classé par ces chiffres convient aussi à toutes les classes intermédiaires; ainsi 1—6 veut dire que l'ouvrage convient aux lecteurs des classes 1 à 6, soit 1, 2, 3, 4, 5 et 6.

A.

B.

C.

F.

I.

M.

N.

O.

P.

R.

S.

T.

U.

V.

III.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS.

C.

D.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU,
A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

